

LE SAINT-SIEGE ET LA MITTELEUROPA
A L'HEURE DU RIDEAU DE FER



ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN
HISTORISCHES INSTITUT
BEIM ÖSTERREICHISCHEN KULTURFORUM IN ROM

PUBLIKATIONEN
DES HISTORISCHEN INSTITUTES
BEIM ÖSTERREICHISCHEN KULTURFORUM IN ROM

HERAUSGEGEBEN VON
ANDREAS GOTTMANN UND THOMAS WINKELBAUER

I. ABTEILUNG
ABHANDLUNGEN
17. BAND

THOMAS GRONIER

Le Saint-Siège et la Mitteleuropa à l'heure du rideau de fer

Les rapports des ambassadeurs autrichiens au Vatican
entre 1946 et 1961



VERLAG DER
ÖSTERREICHISCHEN
AKADEMIE DER
WISSENSCHAFTEN

Angenommen durch die Publikationskommission der philosophisch-historischen Klasse der ÖAW:
Michael Alram, Bert Fragner, Hermann Hunger, Sigrid Jalkotzy-Deger, Brigitte Mazohl,
Franz Rainer, Oliver Jens Schmitt, Peter Wiesinger und Waldemar Zacharasiewicz

Diese Publikation wurde einem anonymen, internationalen Peer-Review-Verfahren unterzogen.
This publication has undergone the process of anonymous, international peer review.

Lektorat: Noël Tachet, Anna Gröschel
Umschlagbild: „Botschafter Joseph Kripp, seine Frau, und der Papst Pius 12.“ Foto: © Familie Kripp

Die verwendete Papiersorte ist aus chlorfrei gebleichtem Zellstoff hergestellt,
frei von säurebildenden Bestandteilen und alterungsbeständig.

Alle Rechte vorbehalten.
ISBN 978-3-7001-7707-4
Copyright © 2018 by
Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien
Satz: Hapra GmbH, A-4048 Puchenau
Druck und Bindung: Prime Rate kft., Budapest
Printed and bound in the EU
<http://epub.oeaw.ac.at/7707-4>
<http://verlag.oeaw.ac.at>

Table des matières

Remerciements	7
Sigles et abréviations	9
Introduction	11
Les sources	27
Historiographie	32
A) 1946-1949 : Le Saint-Siège et la <i>Mitteleuropa</i> dans le contexte de l'après Yalta	41
Chapitre I – Autriche-Vatican : des relations à rétablir	41
1. 1946-1947 : Sollicitude du Saint-Siège pour l'Autriche	41
2. 1948-1949 : Les relations Autriche - Vatican : un avenir presque radieux	51
Chapitre II – Les États successeurs, un espace catholique fortement menacé	62
1. 1946-1947 : L'Église jouit encore de quelques droits	62
2. 1948-1949 : Le début des décennies de plomb	67
Chapitre III – Le Saint-Siège dans le contexte européen et mondial de l'après Yalta	81
1. Le Saint-Siège et l'Europe : assister l'Europe occidentale dans son travail de recomposition	81
2. Le Saint-Siège face à une situation internationale dégradée : adaptation aux réalités des débuts de la Guerre froide	89
B) 1950-1953 : Fondamentalisme à Rome, renouveau de l'Autriche catholique sur fond de Guerre froide	101
Chapitre IV – Saint-Siège : le choix du fondamentalisme sur le plan du dogme	101
1. L'année 1950 : affirmation des dogmes	101
2. Les suspicions vis-à-vis des courants de pensée	105
Chapitre V – Renouveau de l'Autriche, une volonté du Saint-Siège	114
1. 1950-1952 : embellie pour l'Autriche stimulée par le Saint-Siège	114
2. L'Église catholique autrichienne, objet d'attention du Saint-Siège	120
3. Quel catholicisme pour l'Autriche de l'après-guerre ?	123
Chapitre VI – Le Saint-Siège face à la complexité de l'Europe en temps de Guerre froide	127
1. Le Saint-Siège et la <i>Mitteleuropa</i> : entre initiatives locales et confrontations	127
2. Le Saint-Siège et la périphérie de la <i>Mitteleuropa</i> : la recherche d'une diplomatie	147
C) 1953-1956 : Détente. Changements à l'Est mais scepticisme au Saint-Siège	153
Chapitre VII – Perceptions romaines de la situation européenne et internationale	153
1. Détente et coexistence pacifique : suspicion au Saint-Siège et parmi le bloc occidental	153
2. Saint-Siège : une vision occidentaliste de l'Europe	159
Chapitre VIII – Autriche : souveraineté retrouvée mais réserves au Saint-Siège sur la neutralité	164
1. Plus que jamais pour le Saint-Siège, poursuivre le soutien à l'Autriche	164
2. L'Autriche dans l'arène internationale, le traité d'État autrichien	169
3. Le concordat, une pierre dans le jardin de l'Église autrichienne	175

Chapitre IX – Le Saint-Siège et la <i>Mittleuropa</i> : entre évolutions et immobilisme	185
1. Les initiatives de dialogue se font plus nombreuses entre catholiques et communistes	185
2. Une attitude défensive du Saint-Siège qui conduit à un immobilisme doctrinal	192
D) 1956-1958 : Tensions, repositionnement, nécessité d'évolutions	201
Chapitre X – La <i>Mittleuropa</i> à l'heure soviétique : servitude et grandeur de l'Église	202
1. L'Église et le soulèvement hongrois : un rendez-vous manqué	202
2. L'Octobre polonais : l'Église à la hauteur des événements	213
3. L'après 1956 : dialogue difficile mais pas impossible	218
Chapitre XI – Repositionnement autrichien	226
1. Nouveau rôle, nouvelles missions pour l'Autriche en Europe ?	226
2. Saint-Siège - Autriche : décripation	237
Chapitre XII – Les débuts prometteurs d'un nouveau pontificat - 1958-1961	250
1. Les questions autrichiennes en suspens	251
2. Les changements dans la politique du Saint-Siège en <i>Mittleuropa</i>	271
Conclusion	289
Résumé / Resüme	311
Sources	321
Bibliographie	327
Annexes	341
Index des noms de personnes	491

Remerciements

Je dédie ce travail à mon frère Matthieu.

Je remercie les personnes qui m'ont aidé tout au long de ce travail. Chacune de ces personnes m'a apporté une aide soit matérielle, soit scientifique, soit morale, et parfois les trois à la fois.

Je remercie particulièrement mes deux directeurs de recherche grâce auxquels cette cotutelle franco-autrichienne puis franco-allemande a bien fonctionné, dans « l'esprit du traité de l'Elysée ». Je les remercie pour leurs conseils avisés, leur soutien amical et la confiance qu'ils m'ont accordée.

Le Professeur Dr. Gérard BOSSUAT, Professeur émérite à l'Université de Cergy-Pontoise, chaire Jean Monnet *ad personam*,

Le Professeur Dr. Michael GEHLER, Professeur à l'Université d'Hildesheim, „Jean-Monnet Chairs“ für Europäische Geschichte durch die EU-Kommission.

Je remercie l'Ecole Doctorale de l'université de Cergy-Pontoise et l'Institut für Geschichte de l'université d'Hildesheim ainsi que les enseignants et enseignants-chercheurs suivants :

Thomas ANGERER, Assistenzprofessor für neuere Geschichte, Universität de Vienne,

Michael HOFER, Univ.-Prof., Katholisch-Theologische Privatuniversität Linz,

Noël TACHET, pour la relecture et les corrections,

et un remerciement particulier à Maria HAIDVOGL.

Que soient remerciées individuellement les personnes suivantes :

Christiane BISCHOFF

Karine BOVAGNET

Rudolf BRENNEMANN

Philippe CHENAUX

Michel CULLIN

Patrick DO DINH

Marion ENNIS

Jean-Michel FOURCADE

P. Jean GAUTHERON

Angelika GEHLER

Benjamin GRONIER

Anna GRÖSCHEN

Anja GUDER

Hans HEISS

Inge KNÖDLSTORFER

Christiane KOCH

Georg-Bernhard KRIPP (†)

Elisabeth KRIPP-BROCKHAUS

Gerhard KUNNERT

Cyprien LONGAYO-PONGOMBO

Sr. Bernadette MARTIN DE CAEN

Hélène MILLET

Gertrud OBEREGGER

Geneviève PAUL-CAVALLIER

Maria Christina STIX-KRIPP
Martina STUTZER (†)
P. Hans TSCHIGGERL S.J.
Kristin ZIMMERMANN

*Le Collegium Canisianum à Innsbruck,
L'hôpital des Barmherzigen Brüder à Vienne,
L'Association Les Amis du cardinal Tisserant à Montferrer,
La Maison Heinrich Heine à Paris.*

Sigles et abréviations

ABC	Atomiques, biologiques et chimiques (armes)
AC	Action catholique
ADR	<i>Archiv der Republik</i> (Archives de la République, Vienne)
AELE	Association européenne de libre échange
AKV	<i>Arbeitsgemeinschaft der Katholischen Verbände</i> (Groupe de travail des unions catholiques)
BIT	Bureau international du travail
BKA/AA	<i>Bundeskanzleramt / Außenamt</i> (Chancellerie / Affaires étrangères)
BMfAA	<i>Bundesministerium für Auswärtige Angelegenheiten</i> (Ministère fédéral des Affaires étrangères, Vienne)
BMU	<i>Bundesministerium für Unterricht</i> (Ministère fédéral de l'Instruction)
CADIPPE	Comité d'action pour le développement de l'intérêt des personnes aux progrès de leurs entreprises et professions
CECA	Communauté européenne du charbon et de l'acier
CDU	<i>Christlich-Demokratische Union</i> (Union chrétienne-démocrate d'Allemagne)
CED	Communauté européenne de défense
CEE	Communauté économique européenne
CMP	Conférence mondiale pour la Paix
CSU	<i>Christlich-Soziale Union in Bayern</i> (Union chrétienne sociale en Bavière)
DC	<i>Democrazia Cristiana</i> (Démocratie chrétienne, Italie)
DP	<i>Displaced Persons</i>
DP	<i>Documents pontificaux</i>
EKD	<i>Evangelische Kirche in Deutschland</i>
ERP	<i>European Recovery Program</i>
FAZ	<i>Frankfurter Allgemeine Zeitung</i>
FDP	<i>Freie Demokratische Partei</i> (Parti libéral, RFA)
FPÖ	<i>Freiheitliche Partei Österreichs</i> (Parti libéral d'Autriche)
GATT	<i>General Agreement on Tariffs and Trade</i> (Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce)
Hrsg.	<i>Herausgeber</i> (éditeur)
ICMC	<i>International Catholic Migration Commission</i>
IRO	<i>International Refugee Organization</i>
JOC	Jeunesse ouvrière chrétienne, en Autriche <i>KAJ</i> (<i>Katholische Arbeiterjugend</i>)
KA	<i>Katholische Aktion</i> (utilisée pour désigner l'Action catholique autrichienne)
KNA	<i>Katholischen Nachrichten-Agentur</i>
KPÖ	<i>Kommunistische Partei Österreichs</i> (Parti communiste d'Autriche)
KvVI	<i>Karl von Vogelsang Institut</i> (Archives de l'ÖVP)
KZG	<i>Kirchliche Zeitgeschichte</i> (Histoire contemporaine de l'Église, revue)
NCWC	<i>National Catholic Welfare Conference</i>
NSDAP	<i>National-Sozialistische deutsche Arbeiter Partei</i> (Parti national-socialiste des travailleurs allemands)
ODESSA	<i>Organisation der ehemaligen SS-Angehörigen</i> (Organisation des anciens membres de la SS)
ÖAAB	<i>Österreichischer Arbeiter- und Angestelltenbund</i> (Fédération autrichienne des travailleurs et employés)
ÖGB	<i>Österreichischer Gewerkschaftsbund</i> (Fédération syndicale autrichienne)
OR	<i>Osservatore Romano</i>

ÖStA	<i>Österreichisches Staatsarchiv</i> (Archives d'État autrichiennes)
OTAN	Organisation du traité de l'Atlantique Nord
ÖVP	<i>Österreichische Volkspartei</i> (Parti populaire autrichien)
PCA	<i>Pontificia Commissione di Assistenza</i> (Commission Pontificale d'Assistance aux réfugiés)
PCF/PCI	Parti communiste français / Parti communiste italien
PCUS	Parti communiste de l'Union soviétique
Pol (-II)	Section II politique du ministère des Affaires étrangères autrichien
PSI	<i>Partito Socialista Italiano</i> (Parti socialiste italien)
PSL	<i>Polskie Stronnictwo Ludowe</i> (Parti des paysans polonais)
PZPR	<i>Polska Zjednoczona Partia Robotnicza</i> (Parti ouvrier unifié polonais)
RDA	République démocratique allemande
RFA	République fédérale d'Allemagne
S.J.	<i>Societas Jesu</i> (appartenance à l'ordre religieux de la Compagnie de Jésus ou jésuite)
SPD	<i>Sozialdemokratische Partei Deutschlands</i> (Parti social-démocrate d'Allemagne)
SPÖ	<i>Sozialdemokratische Partei Österreichs</i> (Parti social-démocrate d'Autriche)
SS	<i>Schutzstaffel</i> (Escadron de protection)
StBKA	<i>Stiftung Bruno Kreisky Archiv</i> (« Archives Kreisky »)
STO	Service du travail obligatoire
SVP	<i>Südtiroler Volkspartei</i> (Parti populaire sud-tyrolien)
UCID	<i>Unione Cristiana Imprenditori Dirigenti</i> (Union chrétienne des patrons d'Italie)
UCP	Union des chrétiens progressistes
UEO	Union de l'Europe occidentale
UNDA	Association catholique internationale pour la radio et la télévision
UNESCO	<i>United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization</i>
UNRRA	<i>United Nations Relief and Rehabilitation Administration</i>
URSS	Union des républiques socialistes soviétiques

Introduction

Au cours de l'automne 1946, le gouvernement autrichien (Figl I, issu des élections du 25 novembre 1945) renouait ses relations diplomatiques avec le Saint-Siège, interrompues par sept années de national-socialisme, par l'envoi d'un représentant au Vatican. Il s'agissait du même diplomate, Rudolf Kohlruss, dont les fonctions auprès du Saint-Siège avaient été interrompues par l'*Anschluss* le 13 mars 1938. Le gouvernement voulait montrer que la République, suspendue pendant le national-socialisme, reprenait son cours au lendemain du second conflit mondial. Les années de 1938 à 1945 correspondaient à une période d'occupation, une « parenthèse », aux yeux des nouveaux responsables gouvernementaux.

Le 27 avril 1945, un gouvernement autrichien s'installait à Vienne, le gouvernement Renner, avec l'assentiment des Soviétiques, et posait un acte fondateur : à la différence de l'Allemagne jusqu'en 1949, le pays serait gouverné par des Autrichiens et pas seulement administré par les autorités militaires alliées. Il est vrai que la proclamation rapide de la Seconde République autrichienne allait dans le sens de la déclaration de Moscou du 1^{er} novembre 1943 dans laquelle les futurs vainqueurs de l'Axe prévoyaient la renaissance d'une Autriche libre, pleinement indépendante de l'Allemagne.

La fin de l'Empire et la Première République : la question de l'existence de l'Autriche

L'année 1918 consacre la fin des empires européens et donc celui des Habsbourg. Au cours de la Première Guerre mondiale, la défense de l'intégrité de l'empire catholique et multinational des Habsbourg constituait une préoccupation majeure de la papauté.¹ En effet, l'Empire austro-hongrois représentait un espace relativement homogène sur le plan religieux. Au delà des questions de nationalités, le catholicisme en était le ciment.² Le Vatican voyait dans l'Autriche l'héritière de la dernière grande puissance catholique. Pie XI entendait, par sa politique concordataire à partir de 1922, préserver l'unité religieuse de l'espace danubien, en dépit de la constitution d'États indépendants à la suite du traité de Saint-Germain en 1919.³

L'Autriche, pour sa part, se trouvait confrontée en 1918 à un problème existentiel. Le traité de Saint-Germain avait démantelé l'Empire austro-hongrois, et réduit l'Autriche à sa portion congrue. Georges Clemenceau, qui n'avait pas de grandes sympathies ni pour la monarchie autrichienne ni pour l'Église, n'avait-il pas affirmé « l'Autriche c'est ce qui reste ». Dépouillée de tant de territoires, en proie à de grandes difficultés économiques et financières, le nouveau pays devait se constituer en État et en nation. En 1918 et en 1945, se posait avec beaucoup d'acuité la même question : qu'est-ce que l'Autriche ? Un des attributs, le plus apparent et le moins contestable, pouvait être de nature religieuse : l'Autriche n'était-elle pas un pays à majorité catholique, doté d'une Église représentant un pouvoir et une capacité d'influence sur la société ?

Fidèle à sa tradition catholique et dans ses relations avec le Saint-Siège, l'Autriche avait signé un concordat en 1933.⁴ Un premier concordat, datant de 1855 et conclu par l'empereur François-Joseph 1^{er}, n'était resté en

¹ Philippe Chenaux, *De la chrétienté à l'Europe, les catholiques et l'idée européenne au XX^e siècle*, Paris 2007, p. 20.

² Voir à ce sujet les travaux d'Andreas Gottsmann, notamment : *Rom und die nationalen Katholizismen in der Donaumonarchie, Römischer Universalismus, habsburgische Reichspolitik und nationale Identitäten 1878-1914*, Wien 2010. „Der Heilige Stuhl und die nationale Frage in der Donaumonarchie“, in: Jörg Zedler (Hrsg.), *Der Heilige Stuhl in den internationalen Beziehungen 1870-1939*, München 2010.

³ L'historien Philippe Chenaux montre cependant une évolution de la papauté sur la question des nationalités, qui prend en compte l'optique wilsonienne du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ibidem, p. 22.

⁴ Sur le concordat : Erika Weinzierl-Fischer, *Die österreichischen Konkordate von 1855 und 1933*, Wien 1960; et Alfred Rinnerthaler, „Bundespräsident und Bundeskanzler sind an einem Konkordate sehr interessiert.“ Ein Beitrag zur Geschichte des österreichischen Konkordatskirchenrechts“, in: Jan Mikrut (Hrsg.), *Die katholische Kirche in Mitteleuropa nach 1945 bis zur Gegenwart*, Wien 2006.

vigueur que jusqu'en 1870.⁵ Conçu en une période de regain de conservatisme religieux, il renforçait l'autorité de Rome puis il avait été interrompu à la suite des lois libérales de 1867 (*Staatsgrundgesetz*) et 1868 (*Maigesetzen*). L'initiative d'un second concordat avait donc été prise par les évêques autrichiens en 1929. Il fut signé à Rome le 5 juin 1933 par le chancelier Engelbert Dollfuss et le cardinal Eugenio Pacelli, secrétaire d'État au Saint-Siège, et ratifié le 1^{er} mai 1934, soit après les journées de révolte de février 1934, la dissolution du Parlement et l'exclusion des sociaux-démocrates de la vie politique.⁶ La réorientation autoritaire de la République avec l'arrivée de Dollfuss avait créé des conditions favorables à la conclusion par le Vatican d'un concordat modèle, renforçant la position de l'Église.⁷ Cette ratification sera contestée par la suite.⁸ Le point central du concordat concernait la question des droits matrimoniaux. L'historienne autrichienne Erika Weinzierl établit une comparaison intéressante entre les concordats de 1855 et de 1933, montrant qu'ils avaient tous deux été conclus à des époques de crises au cours desquelles néo-absolutisme et néo-conservatisme cherchaient un appui fort d'une Église dont la fonction était décisive.⁹ Le régime que Dollfuss avait installé en 1933-1934 entendait imposer un nouvel ordre social s'appuyant sur les corporations, selon l'esprit de l'encyclique *Quadragesimo anno* de 1931, par une lecture corporatiste de l'enseignement social de l'Église. La nouvelle Constitution du 1^{er} mai 1934 fut établie « au nom de Dieu de qui émane tout droit » („Im Namen Gottes, des Allmächtigen, von dem alles Recht ausgeht, erhält das österreichische Volk für seinen christlichen, deutschen Bundesstaat auf ständischer Grundlage diese Verfassung“). Ce néo-corporatisme était également présent, nous le verrons, dans les idées sociales de Pie XII.

L'Anschluss ou les compromissions de l'Église autrichienne – 1938-1945

L'idée d'*Anschluss* en Autriche ne date pas de 1938 et n'a pas toujours été liée au national-socialisme. Des tendances au rattachement économique et politique à l'Allemagne ont existé en Autriche depuis la fin du XIX^e siècle. Dans les années 1930, la force d'attraction de l'Allemagne sur l'Autriche augmenta malgré les efforts de Dollfuss pour créer un patriotisme autrichien enraciné dans la tradition catholique. Parmi le clergé, il existait des personnalités favorables à l'*Anschluss* comme le recteur de la fondation Santa Maria dell'Anima à Rome, Mgr Alois Hudal, ou l'archevêque de Vienne, le cardinal Theodor Innitzer, originaire des Sudètes. Dans le cas d'Hudal, ses liens avec le national-socialisme allaient assez loin, nous y reviendrons. Innitzer et certains évêques ne souhaitaient pas particulièrement d'*Anschluss* avec l'Allemagne nationale-socialiste, mais plutôt avec une grande Allemagne qui rappellerait le Saint-Empire romain germanique. Du côté du Vatican, le pape Pie XI en 1926, c'est-à-dire avant l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, voyait deux avantages à l'*Anschluss* : endiguement du socialisme radical viennois et augmentation de la proportion de catholiques en Allemagne, par rapport aux protestants. Quant à Pacelli, il considérait surtout que les Autrichiens et les Bavaois, qu'il connaissait bien après ses années de nonciature à Munich, avaient beaucoup de points communs.¹⁰ En Autriche, certains représentants de la classe politique avaient voté en faveur de l'*Anschluss* sans être nazis, comme l'ancien chancelier social-démocrate Karl Renner, qui jouera d'ailleurs un rôle au début de la Seconde République. Il était lui aussi originaire des Sudètes. D'autres encore ont choisi l'exil et (ou) la résistance.¹¹ Le cardinal Innitzer

⁵ En réalité, le premier concordat, dit de Vienne, avait été conclu en 1448 mais concernait davantage le Saint-Empire romain germanique que l'Empire autrichien. Il a cessé d'être en vigueur en 1806.

⁶ Dollfuss parvint à le faire ratifier en réunissant le parlement une dernière fois (sans les sociaux-démocrates) et en utilisant certains artifices juridiques. Voir Rinnerthaler, „Bundespräsident und Bundeskanzler sind an einem Konkordate sehr interessiert“, p. 163.

⁷ Friedrich Engel-Janosi, *Vom Chaos zur Katastrophe, Vatikanische Gespräche 1918 bis 1938, Vornehmlich auf Grund der Berichte der österreichischen Gesandten beim Heiligen Stuhl*, Wien - München 1971, p. 135, cité par Ernst Hanisch, „Der Politische Katholizismus als ideologischer Träger des „Austrofaschismus““, in: Emmerich Tálos, Wolfgang Neugebauer (Hrsg.), „Austrofaschismus“ Beiträge über Politik, Ökonomie und Kultur 1934-1938 (*Österreichische Texte zur Gesellschaftskritik* 18). Wien 2005, p. 59.

⁸ La validité de la ratification est contestée sur le fait que le Parlement se trouvait réduit à 76 membres sur 165, après l'exclusion des socialistes et des marxistes. Cette chambre avait voté par 74 voix une nouvelle constitution dont l'article 40, § 4 donnait force de loi au concordat que le gouvernement ratifia aussitôt.

⁹ Weinzierl, *Die Österreichischen Konkordate von 1855 und 1933*, p. 241.

¹⁰ Engel-Janosi, *Vom Chaos zur Katastrophe*, p. 151.

¹¹ Félix Kreissler, Paul Pasteur, *Les Autrichiens dans la Résistance*, Colloque des 10-11 juin 1994, Études autrichiennes n° 4, Publications des universités de Rouen et du Havre.

fit bon accueil à Hitler, non par affinité avec le national-socialisme, mais plutôt parce qu'il recherchait un accommodement avec le régime pour préserver certains avantages pour l'Église. Il promit en particulier à Hitler que l'Église ne se mêlerait pas de politique et il lui fit une déclaration de loyauté mais il fut contraint peu après par le Saint-Siège de revenir sur ces engagements.¹² En réalité, Hitler refusa d'appliquer le concordat allemand à l'Ostmark et bien entendu, il n'était plus question du concordat autrichien. L'ambassadeur au Saint-Siège, Kohlruss, fut prié de se mettre à la disposition de l'ambassade d'Allemagne.

Les nazis essaieront de contenir l'Église dans la sphère privée, cependant, si elle ne fut pas au cœur du système de domination nazi, elle se montra plutôt bienveillante et bonne partenaire. Elle s'abritera derrière l'épître de Saint Paul aux Romains sur le devoir de soumission aux autorités (chapitre 13), l'appliquant à la lettre.¹³ En règle générale, l'Église autrichienne n'a pas protesté contre les persécutions antisémites, même si Innitzer a sauvé des juifs convertis au catholicisme. De nombreux prêtres seront pourtant victimes du national-socialisme.¹⁴ Les faits de résistance de certains prêtres ne seront reconnus par l'Église que beaucoup plus tard. Karl Rudolf, initiateur de la doctrine du catholicisme pastoral, estimait dans un livre parut après la guerre que la résistance au national-socialisme était un acte purement politique qui n'avait rien de commun avec la doctrine de l'Église.¹⁵

La Mitteleuropa de 1919 à 1945 : espace catholique bientôt soumis à la domination allemande

Les autres composantes de l'espace danubien, que l'on peut appeler aussi *Mitteleuropa*, ou encore États successeurs (de l'Empire austro-hongrois), avaient commencé à se constituer en nations au XIX^e siècle. Le catholicisme représentait un élément important de ces nations, même si des traditions protestantes existent en Bohême-Moravie et si la Roumanie reste majoritairement orthodoxe. Le traité de Saint-Germain avait créé des États aux frontières plus ou moins bien définies et prêtant parfois à contestation. Cet espace constituait un terrain favorable à la politique concordataire du Saint-Siège pendant l'entre-deux-guerres et des nonciatures avaient également été ouvertes.

À la fin des années 1930, l'Allemagne nationale-socialiste commençait à imposer sa marque dans les pays de la *Mitteleuropa* en installant ou en maintenant des régimes qui lui étaient favorables. Il s'agissait par exemple du régime autoritaire du régent, l'amiral Miklós Horthy,¹⁶ et surtout ensuite celui des Croix Fléchées. À partir de 1941, la Pologne fut entièrement administrée par les nazis et une grande partie dépendait du Gouvernement Général. Se posait la question de l'administration ecclésiastique dans les régions devenues allemandes. Le Saint-Siège nomma des administrateurs apostoliques dans deux diocèses (Chelmno, Gniezno et Poznań). En Tchécoslovaquie, Hitler installa dans la partie tchèque un protectorat le 15 mars 1939. Le pays fut pratiquement administré par les nazis. Il accorda l'indépendance à la Slovaquie et permit l'installation d'un régime dirigé par le prêtre catholique Mgr Jozef Tiso qui se revendiquait national et catholique et se compromit dans la collaboration. En Roumanie, le maréchal Ion Antonescu avait installé un régime autoritaire favorable à l'Allemagne nationale-socialiste. En Croatie, le régime du mouvement collaborateur des Oustachis, incarné par Ante Pavelić, cherchait à instrumentaliser l'Église catholique. L'archevêque de Zagreb, Mgr Alojzije Stepinac, n'avait pas de sympathie particulière pour les Oustachis mais il était favorable à un État croate indépendant, dont l'Église serait un des principaux piliers. L'attitude de l'Église face au nazisme a donc été contrastée dans

Ce sujet constitue un des axes de la Cellule de Recherche « Félix Kreissler » pour les relations franco-autrichiennes à l'Académie diplomatique de Vienne. Cette cellule est dirigée par Michel Cullin.

¹² Déclaration des évêques autrichiens du 18 mars 1938 en faveur de l'*Anschluss*. La lettre d'accompagnement est restée tristement célèbre car elle se concluait par un «*Heil Hitler !*», à côté de la signature du cardinal Innitzer.

¹³ « Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. Si bien que celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu ». Voir Hanisch, *Der Lange Schatten des Staates, Österreichische Gesellschaftsgeschichte im 20. Jahrhundert 1890-1990*, Wien 1994, p. 376-377.

¹⁴ Weinzierl, « Der österreichische Widerstand », in: *Österreich. Die Zweite Republik*, E. Weinzierl et Kurt Skalik (Hrsg.), Graz 1972.

¹⁵ Karl Rudolf, *Aufbau im Widerstand. Ein Seelsorge-Bericht aus Österreich 1938-1945*, Salzburg 1947, p. 11 et suivantes, cité par Maximilian Liebmann « *Heil Hitler* » - *Pastoral bedingt, Vom Politischen Katholizismus zum Pastoralkatholizismus*, Wien - Köln - Weimar 2009, p. 109.

¹⁶ Horthy est arrivé au pouvoir en Hongrie en 1919, avec l'assentiment des Alliés.

l'espace de la *Mitteleuropa*. Globalement, elle ne fut pas un partenaire gênant pour les autorités favorables aux puissances de l'Axe. Après 1945 et l'arrivée de l'Armée rouge, l'Église se trouvait face à de nouveaux défis.

La Mitteleuropa et l'après-guerre : un totalitarisme chasse l'autre

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, l'Autriche se plaçait dans une logique d'affirmation de l'identité catholique pour favoriser son existence. De leur côté, les États successeurs se trouvaient face à la question de la survie de l'identité catholique au fur et à mesure que leurs gouvernements prenaient des orientations de plus en plus antireligieuses. Ces pays n'avaient pas les mêmes préoccupations. Ils n'avaient pas subi d'*Anschluss* même si certains territoires, comme les Sudètes, avaient été annexés au Troisième Reich. En revanche, ils subissaient l'occupation de l'Armée rouge, sauf la Yougoslavie qui s'était libérée de façon indépendante, et il paraissait vraisemblable que l'Union soviétique allait y exercer tôt ou tard son influence, selon les desseins de Staline suite à la conférence de Yalta. Au printemps 1945, ces pays retrouvent des gouvernements nationaux qui allaient devenir de plus en plus inféodés à l'Union soviétique. Cependant, dans les premiers mois, voire les premières années après la victoire alliée, la « satellisation » n'était pas encore établie. Le gouvernement polonais n'était pas majoritairement communiste même si cela ne durerait vraisemblablement pas. Le gouvernement tchécoslovaque, présidé par Edvard Beneš, n'était pas non plus entièrement communiste avant le coup de Prague de 1948. En revanche, en Yougoslavie, les Partisans communistes prenaient rapidement le contrôle du pays (la rupture Staline-Tito n'interviendra qu'en 1948). La Hongrie ne fut pas soumise immédiatement à la mainmise des communistes qui ne s'installèrent au pouvoir que progressivement. Si la Pologne et la Hongrie interrompirent rapidement leurs relations diplomatiques avec le Saint-Siège, elles se prolongeaient jusqu'en 1950 pour la Tchécoslovaquie et la Roumanie, et jusqu'en 1953 pour la Yougoslavie.

Les relations entre l'Autriche et le Saint-Siège : d'une république à l'autre, une certaine continuité

Les relations de l'Autriche avec le Saint-Siège pendant l'entre-deux-guerres, c'est-à-dire au cours de la Première République (1918-1938), ont été très précisément traitées par l'historien autrichien Friedrich Engel-Janosi.¹⁷ Cette République a vu l'instauration de nouvelles relations diplomatiques avec le Saint-Siège après la disparition de l'Empire austro-hongrois. Ludwig von Pastor,¹⁸ de 1920 à 1928, et Rudolf Kohlruss, de 1928 à 1938, allaient représenter la nouvelle Autriche. Ces deux diplomates ont eu à traiter plusieurs dossiers vitaux pour la jeune république :

- les territoires ecclésiastiques remis en question par les nouvelles frontières issues des traités de 1919-1920 : le *Südtirol* (ou Haut-Adige) devenu italien et le Burgenland, territoire devenu autrichien mais relevant auparavant de deux évêchés hongrois (Győr et Szombathely) ;
- l'administration de la fondation de Santa-Maria dell'Anima, qui s'adresse à tous les germanophones à Rome, et dont les fonctions de recteur font l'objet d'une intense concurrence entre Allemands et Autrichiens. À ce titre, le cas du recteur autrichien, Hudal, fait l'objet d'un examen particulier ;
- les négociations et la conclusion du concordat de 1933-34.

Par ailleurs, Kohlruss a été l'interlocuteur de la secrétairerie au moment des événements de février 1934, de l'instauration du régime autoritaire avec l'État corporatiste chrétien (*Christliche Ständestaat*) et de la montée du national-socialisme aboutissant à l'*Anschluss*.

Plusieurs de ces thématiques seront encore d'actualité pendant la Seconde République ce qui constitue un nouvel élément de continuité. La question des territoires ecclésiastiques ne trouvera de règlement définitif que dans les années 1960 avec la création des diocèses d'Eisenstadt pour le Burgenland en 1960, d'Innsbruck pour le Tyrol du Nord en 1964 et de Feldkirch pour le Vorarlberg en 1968. La question du *Südtirol* sera un des grands sujets de politique étrangère autrichienne après 1945. Le Saint-Siège suivra de près l'évolution de

¹⁷ Engel-Janosi, *Vom Chaos zur Katastrophe, Vatikanische Gespräche 1918 bis 1938*.

¹⁸ Ludwig von Pastor (1854-1928), avant sa carrière diplomatique tardive, fut un éminent historien de la papauté. Il bénéficia de l'ouverture des archives par Léon XIII en 1883 pour écrire son ouvrage principal : *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, 22 Bände, Freiburg 1886-1933 (Histoire de la papauté depuis la fin du Moyen Âge).

ce conflit entre catholiques autrichiens et italiens. La concurrence austro-allemande pour la direction de la fondation de l'Anima à Rome perdurera dans les années d'après-guerre, même après le départ en 1952 du controversé évêque Hudal. L'affaire de l'Anima pouvait apparaître comme le déplacement sur le théâtre romain de la volonté affichée par l'Autriche après 1945 de se distinguer de l'Allemagne. La question de la validité du concordat après 1945 envahira les relations diplomatiques entre l'Autriche et le Saint-Siège. Elle assombrira ces relations mais sera révélatrice des débats internes en Autriche, voire de clivages politiques et culturels, et permettra de s'interroger sur la place de l'Église dans la société autrichienne après 1945.

Les relations entre l'Autriche et le Saint-Siège en 1945 : une reprise chargée de sens

La reprise des relations diplomatiques de l'Autriche avec le Saint-Siège avait trois significations : la République autrichienne, prenant un second départ dans le contexte difficile d'après-guerre, avait besoin de reconnaissance internationale. Avoir un représentant au Saint-Siège constituait pour beaucoup de jeunes nations, qu'elles soient à majorité catholique ou non, un gage de reconnaissance, une sorte d'antichambre internationale. La seconde raison était liée à la préoccupation des nouveaux gouvernants de former une nation autrichienne et pas seulement un État. Cette nation devait englober l'élément catholique et il s'agissait pour cela de réaffirmer le lien historique de l'Autriche avec la papauté. La Première République nous l'avons vu, s'était fortement appuyée sur l'identité catholique, notamment dans les années 1930. La troisième raison tenait à la volonté de marquer une continuité entre la Première et la Seconde République et de considérer la période nationale-socialiste comme une parenthèse, un épisode qui ne signifiait pas une tendance profonde, une période au cours de laquelle l'Autriche aurait échappé à son destin démocratique. Cette volonté de continuité entre l'avant 1938 et l'après 1945 doit être reliée à la thèse de « l'Autriche victime » formulée dans la déclaration de Moscou du 1^{er} novembre 1943, selon laquelle ce pays avait été le premier à subir l'occupation des armées allemandes. Le choix en 1946 du même diplomate qui officiait déjà avant 1938 n'était donc pas tout à fait un hasard.

*Les objectifs de la diplomatie autrichienne après 1945 :
indépendance nationale, intégrité territoriale et orientation occidentale*

La diplomatie autrichienne a connu son heure de gloire dans la période de l'après-guerre. Les hommes politiques de l'époque ont globalement fait preuve de talent dans un contexte particulièrement difficile, où les choix pouvaient se révéler décisifs.¹⁹ Le but fut atteint avec la conclusion du traité d'État (*Staatsvertrag*), et ses conséquences heureuses en 1955. Les objectifs de la politique étrangère de l'Autriche après 1945 ont été mis en exergue par l'historien autrichien Gerald Stourzh²⁰ et soulignés par Michael Gehler dans sa vaste étude sur la politique étrangère autrichienne depuis 1945.²¹

Le premier objectif concerne la réappropriation de l'indépendance étatique et nationale. Le départ des troupes d'occupation alliées était souhaité, non seulement par la classe politique mais aussi par l'ensemble de la population, particulièrement dans la zone soviétique où l'occupation était plus sévère.²² Les Autrichiens souhaitaient retrouver leur liberté avant de retrouver un État pleinement souverain. De ce fait, ils se montraient prêts à accepter en contrepartie la neutralité politique et le renoncement à l'appartenance à des alliances interétatiques.

Le second objectif a trait à l'intégrité territoriale du pays qui retrouve les frontières d'avant 1938 correspondant au traité de Saint-Germain, mais la question du *Südtirol* reste en suspens. Les Autrichiens espéraient que les cartes seraient rebattues à la faveur du nouvel après-guerre, l'Italie ayant choisi cette fois-

¹⁹ Georges-Henri Soutou, *La guerre de Cinquante Ans, Les relations Est-Ouest 1943-1990*, Paris 2001. Voir à ce propos le chapitre « L'exemple autrichien », pp. 101-102.

²⁰ Notamment dans son ouvrage principal : Gerald Stourzh, *Um Einheit und Freiheit. Staatsvertrag, Neutralität und das Ende der Ost-West-Besetzung Österreichs 1945-1955*. Wien-Köln-Graz 2005.

²¹ Michael Gehler, *Österreichs Außenpolitik der Zweiten Republik. Von der alliierten Besetzung bis zum Europa des 21. Jahrhunderts*. 2 Bände, Innsbruck-Wien-Bozen 2005, pp. 27-28.

²² Au sujet de l'occupation soviétique en Autriche, voir : Stefan Karner (Hrsg.), *Die Rote Armee in Österreich: sowjetische Besetzung 1945 - 1955: Krasnaja Armija v Avstrii*, Graz - Wien 2005.

ci le mauvais côté, c'est-à-dire l'alliance avec l'Allemagne nationale-socialiste. La question suscitait un grand espoir parmi la population, particulièrement dans le Tyrol du Nord.

Le troisième objectif se rapporte à la volonté autrichienne de démarcation et d'émancipation vis-à-vis de l'Allemagne. Les nouveaux dirigeants refusent une représentation de l'Autriche comme successeur du Troisième Reich. La thèse de l'Autriche victime sera reprise, utilisée et instrumentalisée. Le passé national-socialiste du pays sera minimisé pendant une longue période jusqu'à l'affaire Waldheim dans les années 1980.

Le quatrième objectif consiste pour l'Autriche à sortir de l'isolement et à réactiver les relations économiques et commerciales avec l'extérieur, notamment avec les pays occidentaux. À défaut d'intégration dans le monde occidental, il s'agissait d'une orientation occidentale.²³ D'ailleurs l'Autriche a bénéficié amplement du plan Marshall.

Enfin le dernier objectif signalé par Stourzh et Gehler concerne la neutralité permanente („Immerwährende Neutralität“) inscrite dans la loi constitutionnelle du 26 octobre 1955 et qui permit au pays d'obtenir le départ des troupes d'occupation et une certaine souveraineté nationale, encadrée toutefois par la neutralité.

Un ministre mais pas de ministère des Affaires étrangères

La politique étrangère autrichienne comporte quelques caractéristiques qu'il est utile de rappeler. Sous la monarchie, elle constituait traditionnellement un domaine « réservé » aux plus hautes sphères de l'État, plus précisément à l'Empereur. Cette tradition a perduré en Autriche sous la Première et la Seconde République. L'Autriche n'est d'ailleurs pas la seule puisque cette tradition du « domaine réservé » est présente en France pour le président de la République, autre pays au passé monarchiste.

Après 1945, s'il existait bien un ministre des Affaires étrangères autrichien, il n'y avait pas encore de ministère correspondant. Les Affaires étrangères étaient traitées dans une section (Sektion IV) d'un département de la chancellerie (*Bundeskanzleramt für Auswärtige Angelegenheiten* donnant le sigle BKA/AA). Ce n'est que sous le ministère Kreisky, le 16 juillet 1959, que les Affaires étrangères ont enfin été confiées à un ministère de plein exercice. Cette évolution correspondait à une nécessité après le traité d'État de 1955 de redéfinir le concept de politique étrangère à l'aune de la neutralité. Cette diplomatie réorientée et renouvelée devait être portée par un ministère à part entière, installé au Ballhausplatz.

À quelques exceptions près, les sujets de politique étrangère étaient peu débattus dans un parlement qui ne s'intéressait guère à ce domaine. L'habitude de traiter ainsi des sujets importants avait été prise du temps de l'occupation des Alliés afin de ne pas attirer leur attention selon Rudolf Kirchschräger.²⁴ Plus tard, le parlement se réappropriera ce secteur, notamment lors des crises internationales (Yougoslavie dans les années 1990) ou de l'adhésion à l'Union européenne en 1995. Les partis politiques eux-mêmes, jusque dans les années 1980 et 1990, n'affichaient pas un grand intérêt pour la politique étrangère.

Typologie du diplomate autrichien

Un ouvrage paru récemment, *Österreichs Spitzendiplomaten zwischen Kaiser und Kreisky*, auquel la présente étude va se référer, fournit des informations précises sur les diplomates autrichiens.²⁵

²³ Michael Gehler, „Westorientierung oder Westintegration? Überlegungen zur politikgeschichtlichen Entwicklung Österreichs von 1945 bis 1960 im wissenschaftlichen Diskurs“, in: Rudolf G. Ardelt/Christian Gerbel (Hrsg.), *Österreichischer Zeitgeschichtetag 1995. Österreich 50 Jahre Zweite Republik*, 22. bis 24. Mai 1995 in Linz, Innsbruck-Wien 1996, p. 128-133.

²⁴ Cité par Gehler, *Österreichs Aussenpolitik der Zweiten Republik*, p. 31. Rudolf Kirchschräger (1915-2005), juriste, diplomate, ministre des Affaires étrangères (1970-1974) puis président de la République fédérale de 1974 à 1986 (deux mandats, en 1974 et en 1980). Opposant au national-socialisme, il sera pourtant incorporé dans la Wehrmacht. Expert-juriste au ministère des Affaires étrangères, il participera à l'élaboration du traité d'État en 1954-1955 puis des lois concordataires au début des années 1960. Responsable de la légation autrichienne en Tchécoslovaquie au moment du Printemps de Prague, il passa outre aux instructions de son ministre de tutelle, Kurt Waldheim, en délivrant des visas à tous ceux qui désiraient émigrer. Catholique pratiquant, humble d'apparence, affilié à aucun parti, jouissant d'une grande popularité pendant ses années de présidence, il reste un des hommes politiques les plus estimés de la Seconde République.

²⁵ Rudolf Agstner, Gertrude Enderle-Burcel, Michaela Follner, *Österreichs Spitzendiplomaten zwischen Kaiser und Kreisky, Biographisches Handbuch der Diplomaten des Höheren Auswärtigen Dienstes 1918 bis 1959*, Wien 2009.

La politique étrangère a longtemps été menée par une élite. Ainsi, avant 1918, les fonctions de direction se trouvaient réservées à l'aristocratie, puis une évolution s'ensuivit avec l'influence de l'esprit humaniste libéral sur les nouvelles générations de diplomates. La formation au *Theresianum* avait une certaine importance sous la monarchie,²⁶ et les diplomates autrichiens suivaient en majorité une formation de juriste à l'université (77 % sous la Seconde République).²⁷ Les origines aristocratiques concernaient encore 56 % des hauts diplomates sous la Première République, mais ils ne seront plus que 33,9 % dans ce cas sous la Seconde République.²⁸ L'ancienne noblesse de l'après 1918, traditionnellement antimarxiste, devint par la suite antinazie mais avec certaines tendances *deutschnational*.²⁹ Avant 1938, si certains postes diplomatiques étaient confiés à des politiques, la participation des diplomates à des activités politiques restait modérée. Mais après 1933, l'État encourage fortement l'adhésion des hauts fonctionnaires au Front patriotique (*Vaterländische Front*), parti unique de l'État corporatiste. Sous la Seconde République, davantage de diplomates adhèrent à un parti politique, sans doute en raison de leur plus grande ouverture au monde politique. Les diplomates Kohlruss et Kripp passaient pour être proches de l'ÖVP,³⁰ Parti populaire autrichien.³¹ Beaucoup de diplomates étaient originaires de Vienne ainsi que du Tyrol, sans doute en raison de la question du *Südtirol* dont les négociations en vue d'un accord se sont étendues jusqu'au début des années 1970.³² Ce fut le cas de Joseph Kripp, né à Innsbruck, et de Friedrich Hohenbühel, secrétaire de légation à l'ambassade d'Autriche au Saint-Siège à partir de 1958 puis par la suite ambassadeur en Asie et en Amérique du Sud. En outre, de 1945 à 1953 la diplomatie sera dirigée par le Tyrolien Karl Gruber.

Des diplomates autrichiens peu compromis dans le national-socialisme

Pendant le national-socialisme, les Affaires étrangères passent sous responsabilité allemande. Un grand nombre de diplomates autrichiens ont été mis en disponibilité, qu'ils soient mobilisés dans l'appareil de guerre, ou qu'ils exercent d'autres fonctions ou encore une autre activité professionnelle. Seulement vingt Autrichiens ont été en activité dans la diplomatie pendant la période 1938-1945, dont six provenaient des services diplomatiques autrichiens d'avant 1938. Aucun d'entre eux n'a fait de carrière spectaculaire au cours de cette période, pas même les membres du NSDAP (*National-Sozialistische deutsche Arbeiter Partei*), car leur adhésion n'impliquait pas forcément une promotion professionnelle.³³ Après 1945, seulement 14,4 % des diplomates de haut niveau ont un passé national-socialiste, alors qu'en Allemagne en 1951 les deux tiers avaient été membres du NSDAP.³⁴ Parmi les diplomates autrichiens, 47,6 % ont été en situation de victime, et cela allait du déboire professionnel (perte d'emploi, mise en disponibilité ou mise à la retraite) à la persécution politique (exil, emprisonnement, séjour en camp de concentration, exécution). 17,1 % des diplomates ont subi des persécutions politiques. Parmi les diplomates victimes, 55 % ont joué un rôle important sous la Seconde République.³⁵ Le BKA/AA a repris du service au moment de la proclamation de

²⁶ Ecole diplomatique, fondée par Marie-Thérèse en 1754, à l'origine Académie orientale puis Académie consulaire à la fin du XIX^e siècle. Elle devient l'Académie diplomatique en 1964.

²⁷ Agstner, *Österreichs Spitzendiplomaten zwischen Kaiser und Kreisky*, p. 502.

²⁸ Ibid., p. 499.

²⁹ *Deutschnationale Bewegung* (Mouvement allemand national). À l'origine, ce mouvement regrettait la perte progressive de la prédominance autrichienne, donc de l'élément allemand, au profit des nationalités dans l'Empire austro-hongrois. Après 1918, le *Deutschnationale Bewegung* s'incarna dans un parti, le *Großdeutsche Volkspartei* (Parti populaire pangermaniste) qui devait peu à peu se rapprocher du Parti national-socialiste.

³⁰ *Österreichische Volkspartei*, qui succéda au parti *Christlichsozial* après 1945. L'ÖVP est membre de la famille européenne des partis chrétiens-démocrates.

³¹ Agstner, *ibid.*, pp. 279 et 292. Cependant des proches de Kripp se montrent très réservés sur son appartenance au *Vaterländische Front* (p. 293). Conversation avec Maria Christina Stix, fille de Kripp, le 31.05.2014.

³² Ibid., p. 498.

³³ Agstner, *ibid.*, pp. 42 et 532-535.

³⁴ Ibid., p. 51. Voir l'étude commandée par le ministre allemand des Affaires étrangères, Joschka Fischer (en fonction de 1998 à 2005), sur les services des Affaires étrangères pendant le national-socialisme en Allemagne, et les prolongements après 1945 : Eckart Conze, Norbert Frei, Peter Hayes, Moshe Zimmermann, *Das Amt und die Vergangenheit, Deutsche Diplomaten im dritten Reich und in der Bundesrepublik*, München 2010.

³⁵ Agstner, *ibid.*, p. 48.

la Seconde République le 27 avril 1945. Une dénazification a eu lieu mais en raison du nombre restreint de diplomates véritablement compromis, elle est restée relativement marginale.

En 1946, les quatre Alliés avaient autorisé le gouvernement à établir des relations diplomatiques avec des pays membres des Nations-Unies. Pendant le premier gouvernement Figl (du 20 décembre 1945 au 8 novembre 1949), la chancellerie s'est empressée de placer des représentations diplomatiques à l'étranger pour prouver l'existence de l'Autriche sur la scène internationale et, ce faisant, montrer le drapeau autrichien dans les capitales du monde, ce qui n'avait pas été fait sous la Première République. La reprise des relations diplomatiques avec le Vatican en novembre 1946 figurait parmi les premières effectuées. En 1953, le nouveau ministre des Affaires étrangères, Leopold Figl, marquait à nouveau sa volonté de rehausser le crédit de l'Autriche à l'étranger.

La diplomatie vaticane : la neutralité et ses limites

La diplomatie du Saint-Siège quant à elle se caractérisait par une neutralité qu'elle a toujours affirmée, et dont le cardinal secrétaire d'État Pietro Gasparri avait été un ardent défenseur, comme au moment du premier conflit mondial. Le principe de la neutralité avait été consigné dans les accords du Latran.³⁶ Ce principe sera réaffirmé par Pie XII dans le message de Noël 1942.³⁷ Mais le juriste Jean-Yves Rouxel estime toutefois qu'il s'agit d'une neutralité politique et non morale, le Saint-Siège se réservant le droit d'intervenir lorsque le principe du respect de la nature humaine est mis en question.³⁸ À ce titre le national-socialisme et le communisme seront tous deux condamnés en 1937 par le Saint-Siège.³⁹ Mais le choix de l'impartialité comporte cependant des limites.⁴⁰ Le refus de l'idéologie marxiste contraindra la diplomatie vaticane à une orientation non dite vers le camp occidental devant l'expansionnisme soviétique en Europe centrale et orientale. Elle adhèrera implicitement à la doctrine Truman du *containment* et le Saint-Siège n'entretiendra pas de relations diplomatiques avec le bloc soviétique, toutefois quelques nonciatures se maintiendront jusqu'au début des années 1950. En revanche, il continuera à développer ses relations avec les pays occidentaux même si, concernant les États-Unis, ces relations ne passaient pas par les canaux d'une ambassade et d'une nonciature. Le danger communiste était une quasi-obsession pour Pie XII qui gardait le souvenir de l'intrusion brutale des gardes rouges dans la nonciature de Munich lors de l'éphémère République des conseils en Bavière en 1919.

La diplomatie vaticane et les lourds dossiers de l'après-guerre

Les persécutions religieuses feront partie des préoccupations de la diplomatie pontificale pendant la première partie de la Guerre froide. L'histoire de la persécution religieuse en Europe centrale et orientale comporte des figures emblématiques : Josef Beran, József Mindszenty, Jozyf Slipyj, Alojzije Stepinac, Stefan Wyszyński. Le Vatican observera attentivement et avec inquiétude le sort qui leur sera réservé.

Pour la diplomatie pontificale, la question des nouvelles frontières, suite aux conférences de Yalta et de Potsdam, était source de préoccupation. Se posait pour le Saint-Siège la question de l'administration ecclésiastique des territoires ayant connu des changements de frontières, notamment la partie occidentale de la Pologne avec les anciens évêchés allemands de Breslau (Wrocław), de Posen (Poznań) et de Danzig (Gdańsk) ainsi que les territoires polonais qui appartenaient au diocèse de Berlin (Hinterpommern, Neumark).

La question des réfugiés préoccupait également le Saint-Siège, particulièrement les réfugiés allemands des territoires de l'Est, c'est-à-dire de la partie occidentale de la Pologne et des Sudètes en 1945. Les réfugiés,

³⁶ Article 24 : « Le Saint-Siège, en ce qui touche la souveraineté qui lui appartient même dans le domaine international, déclare qu'il veut demeurer et demeurera étranger aux compétitions temporelles entre les autres États... ».

³⁷ « L'Église reste neutre ou, mieux encore, (...) impartiale et indépendante. Le Saint-Siège ne se laisse prendre en remorque par aucune puissance ou groupe de puissances politiques... ».

³⁸ Jean-Yves Rouxel, *Le Saint-Siège sur la scène internationale*, Paris 1998, p. 60.

³⁹ Encycliques *Mit brennender Sorge* du 14 mars 1937 et *Divini redemptoris* du 19 mars suivant.

⁴⁰ Voir Philippe Chenaux, *Pie XII - Diplomate et pasteur*, Paris 2003, pp. 94-102.

en partie de confession catholique, arrivaient en Allemagne, dans ses frontières de 1945, souvent dans des régions protestantes.⁴¹

Concernant les vaincus, en premier lieu l'Allemagne et dans une certaine mesure l'Autriche, le Saint-Siège était persuadé qu'il ne fallait pas commettre la même erreur qu'en 1919, c'est-à-dire leur humiliation. Pie XII réfutait d'ailleurs la thèse de la culpabilité collective du peuple allemand.

Le cardinal-secrétaire d'État Pacelli avait été un des partisans et acteurs de la politique concordataire mise en place entre les deux-guerres en direction des États européens créés par le traité de Saint-Germain. Devenu pape en 1939, il poursuivra cette politique mais, en Europe centrale, elle ne concernait plus que la remise en vigueur du concordat autrichien de 1934.⁴²

L'année 1949 marque aussi l'acquisition de la bombe atomique par l'Union soviétique qui rejoignait les États-Unis comme puissance atomique. Les deux États allaient donc s'engager dans la course aux armements. Cette réalité de la Guerre froide devait contraindre le Saint-Siège à engager une politique encourageant la paix.

L'idée européenne avait les faveurs de Pie XII après 1945. La construction européenne était pour lui un moyen de dépasser les nationalismes qui avaient mené le vieux continent à la catastrophe. La bienveillance de Pie XII pour cette Europe en construction était d'ailleurs accentuée par la proximité des pères fondateurs avec la religion catholique (Konrad Adenauer, Alcide De Gasperi, Robert Schuman),⁴³ donnant lieu au mythe d'une Europe vaticane.⁴⁴

Un autre objectif de la diplomatie pontificale concernait l'émergence du Tiers-Monde au moment de la Guerre froide, avec le début du mouvement des indépendances et de décolonisation. Les missions se trouvaient progressivement remplacées par un clergé local et le centre de gravité de l'Église se déplaçait vers le sud, ce qui créait un nouvel équilibre dans la géopolitique du catholicisme.

Le concept de Mitteleuropa : entre rêve et réalité

Le terme de *Mitteleuropa* renvoie à la région de l'Europe centrale. Il est généralement utilisé par les historiens germanophones mais certains historiens français utilisent plus volontiers les termes d'Europe médiane⁴⁵ ou simplement d'Europe centrale.⁴⁶ Le concept de *Mitteleuropa* s'appuie sur l'idée que les nations d'Europe centrale détiendraient un certain nombre de caractéristiques communes qui leur permettraient de former une unité. Comme nous allons le voir, une définition exclusivement géographique ne saurait suffire car les facteurs et les critères de cette unité sont divers : territorial bien sûr, mais aussi historique, politique, culturel et économique. Cette idée déjà ancienne remonte au XIX^e siècle.

Dans la première moitié de ce siècle, l'économiste national allemand, Friedrich List (1789-1846), émit l'idée d'une unité économique dans ce grand espace centre-européen. Ses thèses sont exposées dans son œuvre majeure parue en 1841 : *Das nationale System der politischen Ökonomie*. List a ainsi proposé la formation d'un espace économique au centre de l'Europe, sur le modèle du *Zollverein* allemand. Cette proposition a été reprise pendant le néo-absolutisme autrichien par le ministre des finances Freiherr von Bruck.⁴⁷ De son côté, Constantin Frantz (1817-1891), philosophe et politologue allemand, croyait en la formation d'une fédération d'États autonomes allemands en Europe centrale. Il rejetait le dualisme austro-prussien et pensait que la Prusse et l'Autriche devaient faire partie de cette même fédération. Pour ce faire, il était nécessaire que l'Autriche renonce à son hégémonie sur les peuples non allemands. Certains ont vu en Frantz, par son radicalisme, un précurseur du nationalisme allemand qui allait atteindre son triste paroxysme pendant le national-socialisme. Un peu plus tard, Friedrich Naumann (1860-1919), fondateur du parti *Nationalsozial*, s'affirme comme le

⁴¹ Les réfugiés allemands n'étaient pas tous catholiques, surtout à l'est et au nord.

⁴² Le dernier concordat en vigueur en Roumanie sera dénoncé unilatéralement par le gouvernement communiste en 1950.

⁴³ Gérard Bossuat, *Les fondateurs de l'Europe unie*, Paris 2001, pp. 116-117.

⁴⁴ Chenaux, *De la chrétienté à l'Europe*, p. 105. Voir aussi du même auteur : *Une Europe vaticane ? Entre le plan Marshall et les traités de Rome*, Bruxelles 1990.

⁴⁵ Marès, Antoine, *Histoire et pouvoir en Europe médiane*, Paris 1996.

⁴⁶ Catherine Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale : Des Habsbourg à l'intégration européenne, 1815-2004*, Paris 2009.

⁴⁷ Ou Karl Ludwig von Bruck (1798-1860).

représentant allemand de l'idée de *Mittleuropa*. Il propose dans son livre *Mittleuropa*, paru à Berlin en 1915, une confédération d'États en Europe centrale dans laquelle l'Allemagne jouerait un rôle prédominant et dont l'unité reposerait sur des accords économiques.⁴⁸ Après les victoires allemandes de 1866 et de 1871, la discussion autour de la *Mittleuropa* devient centrale en Allemagne, et cette notion commence à prendre place dans un programme allemand.⁴⁹ Mais une renaissance de l'idée de *Mittleuropa* comme prétexte pour une expansion allemande ne peut que susciter inquiétudes et suspicions. En effet, elle signifierait colonisation allemande des territoires slaves de l'Europe centrale et de l'Est, et par conséquent une idée de nature impériale.

Comme cela a été rappelé plus haut, la *Mittleuropa* n'est pas seulement une entité géographique comme peut l'être l'espace danubien. Les frontières que l'on s'efforce de lui donner ne correspondent pas toujours à des frontières étatiques. La *Mittleuropa* peut se définir de plusieurs façons : au-delà d'un territoire aux limites plus ou moins précises, elle peut être aussi une construction, une représentation, voire un projet. Une chose est certaine, le facteur culturel y occupe une large place.

D'un point de vue historique, le projet a été régulièrement exposé depuis Metternich, particulièrement après la chute de l'Empire austro-hongrois. Certains milieux proches de l'empereur Charles 1^{er} envisageaient au travers du *Völkermanifest* (manifeste des peuples) du 16 octobre 1918, la mise en place d'une fédération de pays de l'Empire danubien. Cette idée ne s'est pas concrétisée puisque la doctrine wilsonienne avait toutes les faveurs en 1919. L'esprit du traité de Saint-Germain ne s'orientait pas vers la recomposition d'un ersatz d'empire. Après 1945, les partisans de l'idée de *Mittleuropa* en Autriche prenaient nettement leurs distances avec l'Allemagne et l'excluaient même de leur vision, bien que la Bavière puisse alors être considérée comme une partie de la *Mittleuropa*. En 1953 a été créé en Autriche le *Forschungsinstitut für Fragen des Donaupraumes* (Institut de recherche sur les questions de l'espace danubien) dont les motivations et les objectifs allaient se révéler plus idéologiques et politiques que scientifiques. L'idée de *Mittleuropa* a encore aujourd'hui des adeptes, particulièrement dans l'ÖVP, avec les hommes politiques autrichiens Erhard Busek⁵⁰ ou Alois Mock,⁵¹ ou dans les milieux catholiques conservateurs.⁵²

La présente étude s'intéressera également aux régions situées dans la partie orientale de l'ancien Empire austro-hongrois (Galicie, Transylvanie) car elles restent liées à la *Mittleuropa* sous plusieurs aspects (politique, historique, culturel...). L'espace géographique auquel se réfère l'idée de *Mittleuropa* correspond donc globalement aux territoires de l'empire des Habsbourg. L'option a été prise d'inclure dans cette étude une partie de la Yougoslavie, constituant les Slaves du sud, en raison de ses liens passés avec l'Empire austro-hongrois. À ce propos, il sera surtout question de la Croatie et de la Slovénie. À l'ouest, la *Mittleuropa* inclut évidemment le Tyrol tandis que la mer Baltique constituera sa frontière au nord.

D'un point de vue géographique, le Danube constituerait un élément d'unité. Ne parle-t-on pas de l'Europe danubienne ou de l'espace danubien ? Pour un géographe, l'espace danubien (*Donaupraum*) concerne l'ensemble des pays riverains de ce fleuve, incluant l'Allemagne pour le Haut-Danube, l'Autriche, la Slovaquie, la Hongrie et la Croatie pour le Danube Moyen, la Serbie, la Bulgarie et la Roumanie pour le Bas-Danube. Les fondateurs du *Forschungsinstitut für Fragen des Donaupraumes* ont proposé de façon officielle en 1955 une définition extensive de l'espace danubien : il comprendrait le bassin du Danube Moyen et les territoires qui lui sont liés « par la nature et par l'histoire », correspondant en fait aux territoires de l'Empire austro-

⁴⁸ Voir l'article de Gérard Bossuat sur la *Mittleuropa* dans le *Dictionnaire historique de l'Europe unie*, sous la direction de Pierre Gerbet, Gérard Bossuat et Thierry Grosbois, préface d'Elie Barnavi, Paris - Bruxelles 2009, pp. 664-667

⁴⁹ Erhard Busek, Emil Brix, *Projekt Mittleuropa*, Wien 1986, p. 43.

⁵⁰ Erhard Busek, né en 1941, ministre ÖVP pour la Science et la Recherche en 1989, ministre de l'Éducation en 1994-1995, vice-chancelier de 1991 à 1995. Il est particulièrement actif sur les questions centre-européennes et sud-est européennes : depuis 1996 coordinateur pour la Southeast European Cooperative Initiative (SECI), entre 2002 et 2008 coordinateur du Pacte de stabilité pour l'Europe du sud-est, depuis 2000 président du Europäischen Forum Alpbach (EFA). Il a également publié plusieurs ouvrages sur ces questions.

⁵¹ Alois Mock (1934-2017) ministre des Affaires étrangères ÖVP de 1987 à 1995, a conduit les négociations pour l'entrée de l'Autriche dans l'Union européenne. Le 11 septembre 1989, il coupa symboliquement et de façon très médiatisée, avec son homologue hongrois Gyula Horn, les barbelés du rideau de fer près de la ville frontalière de Sopron (Ödenburg). Les dernières années de sa vie, il avait cessé toutes activités pour raisons de santé.

⁵² Les aspects historiques et politiques de la *Mittleuropa* ont été développés par Vladislav Marjanović dans son ouvrage : *Die Mittleuropa-Idee und die Mittleuropa-Politik Österreichs 1945 - 1995*, Frankfurt/Main - Berlin - Bern - New York - Paris - Wien 1998, voir notamment pp. 77-82.

hongrois.⁵³ Cette définition permet donc une double extension : d'une part, à la Slovénie, aux Pays tchèques et à la Galicie occidentale (région de Cracovie), et d'autre part à la Roumanie (située sur le bassin inférieur du fleuve ou Bas-Danube) et à la Galicie orientale (région de Lviv). Notons que ces deux dernières régions abritent d'importantes minorités uniates qui reconnaissent l'autorité religieuse de Rome. Cette définition de l'espace danubien paraît bien exclure l'Allemagne, la Serbie et la Bulgarie (de confessions catholique et protestante pour la première, orthodoxe pour la seconde et la troisième). Finalement les définitions de *Mittleuropa* et d'espace danubien ne finissent-elles finalement pas par se rejoindre ? La première a une connotation plus politique voire idéologique, la seconde s'efforce de se référer à une réalité géographique, mais réalité quelque peu biaisée puisqu'elle exclut des pays riverains, notamment aux extrémités du fleuve, et elle inclut des pays non riverains. Si l'on accepte ces biais, il s'agit bien pour les deux définitions des territoires de l'ancien Empire austro-hongrois.

Dans le secteur économique, le Danube a joué, et joue toujours, un certain rôle en tant que fleuve navigable, moyen de transport favorisant ainsi le commerce entre les pays riverains. Une commission du Danube a d'ailleurs été créée par la Convention de Belgrade du 18 août 1948 relative au régime de la navigation sur ce fleuve.⁵⁴ Dans certains pays, ce fleuve a d'ailleurs un pouvoir symbolique fort. Mais d'autres fleuves ont leur importance en Europe centrale : l'Elbe et surtout son affluent la Moldau (Vltava) en République tchèque, la Vistule (Wisła) en Pologne. L'espace danubien, auquel on peut adjoindre quelques autres espaces fluviaux, est bien une réalité géographique.

La *Mittleuropa* est un concept dynamique qui a évolué en l'espace d'un siècle. Liée à la monarchie des Habsbourg avant 1918, cette idée a ensuite revêtu un caractère idéologique. Les sociaux-démocrates autrichiens partisans d'une fusion Autriche-Allemagne ont tenté une alliance de la théorie du sang et du sol avec l'idée d'internationalisme prolétarien qui correspondrait à un vaste territoire centre-européen socialiste, regroupant les implantations germanophones situées alors en Pologne et en Tchécoslovaquie. Karl Renner élabore après la chute de l'Empire austro-hongrois l'idée d'Anschluss dont il sera un des partisans en mars 1938.

Pendant la période de la Guerre froide, la *Mittleuropa* donne l'impression d'un paradis perdu, ou du moins d'une terre confisquée, pour différents milieux en Autriche : parmi les monarchistes-légitimistes qui rêvaient d'une restauration de l'empire défunt, parmi les Sudètes derrière Rudolf Lodgman von Auen qui pensaient un jour retrouver les terres d'où ils avaient été expulsés, et parmi les membres de l'Institut de recherche sur l'espace danubien ou *Forschungsinstituts für Fragen des Donauraumes* qui s'attachaient à donner un contenu scientifique à leur projet de recomposition de la *Mittleuropa*.⁵⁵ Le cas d'Otto de Habsbourg doit être considéré de façon un peu à part. Il n'était pas indifférent à l'idée d'une restauration de la monarchie et donc d'une reconstitution de l'Empire, ce qui aurait pu de toute façon le concerner directement. Mais à partir de 1945, il envisageait la *Mittleuropa* à travers le prisme de l'Europe, qu'il voyait fédérale et spirituelle, c'est-à-dire chrétienne. Pour lui, la *Mittleuropa* était une composante organique de l'Europe.⁵⁶

Dans les années 1980, au crépuscule de l'Empire soviétique, l'idée de *Mittleuropa* devenait, pour des dissidents comme Václav Havel, Adam Michnik ou György Konrád dont les voix se faisaient plus fortes après la conférence d'Helsinki (1975), un moyen de contester la bipolarité Est-Ouest et une alternative au système communiste. Dans l'hypothèse d'une fin de l'hégémonie soviétique et d'une démocratisation de la région, une recomposition géopolitique interviendrait probablement et la *Mittleuropa* pourrait en constituer le cadre.⁵⁷ Enfin, après les élargissements de 2004, la *Mittleuropa* pouvait devenir une *core-region* de l'Union européenne, signifiant une région cœur ou région noyau et impliquant une pleine participation à la construction européenne, comme l'écrira l'historienne et slaviste Elisabeth Vyslonzil dans l'introduction d'un ouvrage

⁵³ Marjanović, *Die Mittleuropa-Idee*, p. 38.

⁵⁴ L'Autriche est signataire de cette convention (dépôt des instruments de ratification le 7 janvier 1960).

⁵⁵ À partir de 1958, le *Forschungsinstituts für Fragen des Donauraumes* subira la concurrence de l'*Ost- und Südosteuropa-Institut*, moins idéologique et plus proche des différents gouvernements qui recherchaient, après la signature du traité d'État et à l'aune de la neutralité, une nouvelle doctrine sur la place de l'Autriche en *Mittleuropa*. Voir infra ainsi que l'histoire du *Forschungsinstituts für Fragen des Donauraumes* dans Marjanović, *Die Mittleuropa-Idee*, pp. 35-68.

⁵⁶ Voir Marjanović, *Die Mittleuropa-Idee*, pp. 68-76.

⁵⁷ Voir C. Horel, *Cette Europe qu'on dit centrale*, pp. 440-455, le chapitre « Le rôle de la dissidence et la redécouverte de l'Europe centrale ».

collectif récent consacré à la *Mittleeuropa*.⁵⁸ Après 1989, la *Mittleeuropa* se trouve-t-elle englobée dans une idée plus vaste, celle de l'Union européenne ? Il est vrai que l'on parle du retour en Europe des pays européens auparavant soviétisés, comme si ces pays avaient été privés d'Europe, c'est-à-dire d'une partie essentielle de leur identité, pendant les quatre décennies de Guerre froide. E. Vyslonzil observe à ce sujet qu'à l'occasion de la Révolution de velours en 1989, le chef d'orchestre tchèque, Václav Neumann, interprète la IX^e symphonie de Beethoven, dont l'Hymne à la joie est devenu l'hymne de l'Union européenne, et non pas *la Moldau* du compositeur tchèque Bedřich Smetana, ce qui était symboliquement très parlant. En réalité, dans l'esprit de nombreux acteurs de ces années pré- et post 1989, la *Mittleeuropa*, avec le retour en Europe des pays soviétisés, retrouve pleinement sa vocation européenne. La *Mittleeuropa* c'est l'Europe.

Dans le domaine de la culture, il est possible de déceler des éléments d'unité entre les différentes régions de la *Mittleeuropa*, comme l'art baroque par exemple. Si la langue ne constitue pas un facteur d'unité, l'œuvre de certains écrivains est marquée par l'influence de la *Mittleeuropa*, que ce soit Milan Kundera et Havel en Tchécoslovaquie, Konrád en Hongrie, ou des auteurs comme l'Autriche en a produit beaucoup (Robert Musil, Joseph Roth, Stefan Zweig, etc.).

Pour Konrád, la *Mittleeuropa* se constitue à travers ses villes, et dans ses modes de vie citadine : Prague, Budapest et Vienne ont chacune leur spécificité mais aussi des caractéristiques communes, notamment architecturales. Vienne a d'ailleurs un rôle à part dans la *Mittleeuropa*, elle n'est pas seulement une ville allemande puisqu'il est question des dix peuples qui la composent. Elle détient le rôle d'une capitale culturelle, celle de la *Mittleeuropa*. Elle conserve encore une partie de sa grandeur scientifique, intellectuelle et artistique du début du XX^e siècle.⁵⁹ Busek et Konrád ont tous deux une vision conviviale de la *Mittleeuropa* telle qu'ils la rêvent : Busek la compare à un café où les clients se parleraient de table en table et iraient s'installer peut-être ensuite chez le voisin, tandis que Konrád la perçoit comme une Gartenparty.⁶⁰ Pour Busek, l'Autriche a une mission, sinon un devoir, celui de retisser des liens avec ses voisins, pays de la *Mittleeuropa*, et d'associer les femmes et les hommes qui composent cette communauté aux valeurs humanistes et spirituelles.⁶¹

Sur le plan artistique, les édifices religieux sont marqués par l'art baroque. Par ailleurs, la seconde moitié du XIX^e siècle a donné une école musicale d'Europe centrale (les musicologues n'utilisent pas le terme de *Mittleeuropa*) dont les compositeurs se prévalaient de leurs origines : Antonín Dvořák et Bedřich Smetana (Bohême), Leoš Janáček (Moravie) et plus tard Béla Bartók (Hongrie) qui s'intéressa particulièrement aux chants et danses populaires hongroises.

Enfin, sur le plan religieux, le catholicisme constitue un facteur d'unité important. Bien entendu, il ne faut pas sous-estimer la contribution d'autres confessions chrétiennes (voir supra) et l'apport considérable du judaïsme ashkénaze dans pratiquement toutes les régions de la *Mittleeuropa*.⁶² Malgré tout, l'Église catholique est demeurée une force d'influence, une autorité avec laquelle les gouvernants de l'après-règne des Habsbourg devaient compter. N'avait-elle pas été un pilier de l'Empire austro-hongrois ? Le Saint-Siège reprend assez peu le concept de *Mittleeuropa* mais se réfère davantage à l'espace danubien. Il est vraisemblable que dans sa perception de cet espace, il entende le bassin du Danube Moyen et ses populations catholiques.

Après 1945, l'Union soviétique a commencé à exercer son influence dans l'espace danubien : déjà peu de temps après la fin des hostilités, le pape Pie XII observait avec inquiétude cette influence grandissante dans cette région. Certains milieux catholiques souhaitaient favoriser la création d'une fédération d'États catholiques en Europe centrale et orientale,⁶³ qui s'étendrait entre les mers Baltique, Adriatique, Egée et la mer Noire.⁶⁴

⁵⁸ Michael Gehler/Paul Luif/Elisabeth Vyslonzil (Hrsg.), *Die Dimension Mittleeuropa in der Europäischen Union - Geschichte und Gegenwart*, Hildesheim - Zürich - New York 2015, pp. 13-21.

⁵⁹ Erhard Busek, Emil Brix, *Projekt Mittleeuropa*, p. 144.

⁶⁰ Ibid., p. 94. „Hier können wir uns das Haus Mittleeuropa als eine Art Kaffeehaus vorstellen, wo man von Tisch zu Tisch hinüber redet, um sich dann vielleicht beim Nachbarn niederzulassen. György Konrád nennt es eine Gartenparty, auf der wir uns in Mittleeuropa befinden, wo wir mit dem Glas umhergehen und Kontakte schließen können“.

⁶¹ Busek, Brix, *Projekt Mittleeuropa*, pp. 170-171.

⁶² Voir les travaux de Catherine Horel sur les juifs hongrois : *Juifs de Hongrie 1825-1849, problèmes d'assimilation et d'émancipation*, Revue d'Europe centrale, Strasbourg 1995, et *La restitution des biens juifs et le renouveau juif en Europe centrale (Hongrie, Slovaquie, République Tchèque)*, Frankfurt am Main - Wien 2002.

⁶³ Fédération parfois nommée *Intermarium*.

⁶⁴ À ce sujet, Kohlruss dans une dépêche de 1947 avance le nom du général jésuite Włodzimierz Ledóchowski (1866-1942) qui aurait de son vivant formulé une telle idée. Questionné à ce sujet par Kohlruss, Montini affirme ne pas savoir de quoi il s'agit.

Cette région devait former une zone tampon entre l'Union soviétique et l'Europe occidentale et aurait constitué une troisième force en Europe. L'idée était également présente dans les milieux de l'émigration polonaise après 1945⁶⁵ et chez l'ex-ministre du commerce extérieur tchécoslovaque, Hubert Ripka,⁶⁶ au moment de son exil aux États-Unis.⁶⁷ Par ailleurs, le concept d'Europe centrale comme « troisième force » a été repris par différents mouvements européens dans les premières années du second après-guerre. Léon Blum lui-même accordait un certain crédit à cette idée dans le discours de présentation de son gouvernement en novembre 1947.⁶⁸ Lorsque l'influence soviétique s'exerça de façon toujours plus pénétrante et vraisemblablement durable, ce concept de troisième force fut abandonné. L'idée de *Mittleuropa* en tant qu'espace particulier réapparaît plus tard sous diverses formes, portées par diverses personnalités. Adam Rapacki, ministre polonais des Affaires étrangères,⁶⁹ à la fin des années 1950 élabore un plan de zone dénucléarisée en Europe centrale, espace homogène entre les deux blocs. Présenté à l'ONU en 1957, ce plan allait essuyer la critique de favoriser un affaiblissement de l'OTAN puisque la zone en question comprenait l'Allemagne fédérale. Bruno Kreisky dans les années 1960 considère l'élaboration d'une Europe centrale libre de l'influence des grandes puissances comme un objectif prédominant de la politique étrangère autrichienne, en privilégiant les échanges dans le domaine culturel.⁷⁰ Le pape Jean-Paul II, lui-même originaire du centre de l'Europe, la région de Cracovie, montre son intérêt pour la *Mittleuropa* en soutenant en 1982 la création à Vienne de l'*Institut für die Wissenschaften vom Menschen*. Cet institut avait à l'origine pour mission de favoriser, dans le domaine des humanités et des sciences sociales, le dialogue et les échanges scientifiques et intellectuels des deux côtés du rideau de fer. Au sortir de la Guerre froide en 1991, le groupe de Visegrad se constitue (il comprend la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie mais pas l'Autriche) et se donne pour mission la mise en place d'une politique centre-européenne de coopération afin de renforcer l'influence de cet espace dans la sphère européenne. Enfin, un certain nombre d'hommes politiques autrichiens, souvent membres de l'ÖVP et proches de l'Église catholique, avec en première ligne Erhard Busek, s'efforcent de nouer des contacts avec des dissidents, catholiques ou non, de pays centre-européens encore sous le joug soviétique. Dans les années 1970-1980, des œuvres de dissidents sont interprétées dans des théâtres viennois. Ce sera le cas de *Audience*, pièce de Václav Havel, représentée en première au Burgtheater en 1976. Wolfgang Kraus, fondateur et directeur de la *Österreichischen Gesellschaft für Literatur*, joue un rôle important dans cette politique culturelle d'accueil. C'est ainsi que la dimension culturelle de la *Mittleuropa* a été particulièrement visible à Vienne dans ces années où la dissidence commençait à faire entendre sa voix.

Le parti a été pris dans cette étude d'intégrer l'Allemagne parmi les pays étudiés. Peut-elle être incluse dans l'idée de *Mittleuropa* ? Cette question prête à discussion et à désaccord. Le débat ne sera pas tranché ici. Quelques points peuvent être exposés pour expliquer ce choix. Les Allemands s'y sont intéressés (List, Frantz, Naumann) mais surtout l'influence de l'Allemagne sur l'Europe centrale est énorme : économique, culturelle, linguistique, historique. Les intérêts allemands en Europe se trouvent à l'Est, dans une moindre mesure à l'Ouest. L'Europe centrale de l'après 1945 a été profondément marquée par la Seconde Guerre mondiale. L'Allemagne y a laissé des traces profondes et des plaies difficiles à refermer. Des populations allemandes ont habité pendant des siècles dans des territoires situés à l'est des frontières de 1945 (Sudètes, Prusse orientale, etc.). Elles ont vécu en territoires situés en Europe centrale et y ont laissé leurs empreintes.

Kohlross à Wildner (Generalsekretär für die AA), 06.11.1947, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Panzerschrank Akten, Rom-Vatikan, GZL 111 025.

⁶⁵ Marjanović, *Die Mittleuropa-Idee*, p. 29.

⁶⁶ Ibid., p. 36.

⁶⁷ Voir aussi : l'article de Susanna Kolouchova, *Hubert Ripka, le destin d'un démocrate francophile victime de son idéalisme*, sur le site de l'Institut Pierre Renouvin, Université Paris I, le 20 avril 2006 : [<http://ipr.univ-paris1.fr/spip.php?article328>]

Et Vladimír Gonč, „Hubert Ripka und das Europadenken im Exil in den fünfziger Jahren“, in: José Maria Faraldo (Hrsg.), *Europa im Ostblock. Vorstellungen und Diskurse (1945 - 1991)*, Köln-Weimar-Wien 2008, pp. 371-388.

Pour les plans de fédération de la Pologne avec ses voisins, voir : Sławomir Łukasiewicz, „Nachkriegseuropa in föderalistischen Konzeptionen zur Zeit des Zweiten Weltkriegs“, in: Claudia Kraft, Katrin Steffen (Hrsg.), *Europas Platz in Polen. Polnische Europa-Konzeptionen vom Mittelalter bis zum EU-Beitritt*, Osnabrück 2007, pp. 181-195.

⁶⁸ Voir l'article de Wilfried Loth, *Léon Blum und das Europa der Dritten Kraft*, sur le site „Themenportal Europäische Geschichte“, URL : [http://www.europa.clío-online.de/site/lang__en/ItemID__130/mid__11428/40208214/default.aspx], 15.03.2012.

⁶⁹ En fonction de 1956 à 1968.

⁷⁰ Marjanović, *Die Mittleuropa-Idee*, p. 85.

L'histoire de ces populations fait partie de l'histoire de la *Mittleeuropa*. En revanche, l'influence de l'Union soviétique n'est pas de même nature. Elle a voulu exercer une influence sur la *Mittleeuropa* mais les peuples d'Europe centrale soviétisés avaient tendance à regarder vers l'ouest, et à en attendre leur salut. Par ailleurs la Guerre froide est dominée par la question allemande avec la division du pays et le sort de Berlin. Les interactions Allemagne-*Mittleeuropa* sont quasiment permanentes. Pie XII entretenait des liens forts avec l'Allemagne. En outre, l'Autriche, qui fait partie de la *Mittleeuropa*, est un pays germanophone.

*Les limites du sujet : l'immédiat après-guerre (1945-1948)
et la première partie de la Guerre froide (1948-1958) pour l'Autriche et la Mittleeuropa*

La présente étude se situe dans le prolongement de l'ouvrage d'Engel-Janosi, *Vom Chaos zur Katastrophe*, qui concerne la Première République (1918-1938) mais elle s'efforcera de rester dans les limites de la *Mittleeuropa*. Elle ne traitera des autres sujets de politique européenne et mondiale que lorsqu'ils se trouveront en interaction avec les problématiques des relations du Saint-Siège avec l'Europe centrale. Par exemple, la crise de Suez pourra être mentionnée parce qu'elle intervient de façon quasi-concomitante avec le soulèvement hongrois de 1956. L'éventail de recherche d'Engel-Janosi se révèle plus large puisqu'il aborde aussi des thématiques autres que celle de la *Mittleeuropa*, par exemple la politique italienne (conclusion des accords de Latran) ou française (condamnation de l'Action française par Pie XI). Il sera donc ici question de la Seconde République autrichienne et des pays de la *Mittleeuropa* où l'Église se trouve confrontée aux réalités de l'après-guerre puis de la Guerre froide. Quelle perception en avait le Saint-Siège, quels étaient les véritables enjeux pour lui, quelle politique a-t-il ou n'a-t-il pas menée ? La période étudiée recouvre la deuxième partie du pontificat de Pie XII, celle qui débute en 1945, qui s'étend de l'immédiat après-guerre au décès du souverain pontife le 9 octobre 1958. Elle correspond au retour de Kohlruss comme représentant autrichien au Saint-Siège en novembre 1946 pendant près de cinq années, et aux fonctions de l'ambassadeur Joseph Kripp pendant une décennie entière, de 1951 à 1961. La disparition de Pie XII marque une rupture sur la scène pontificale, avec l'élection de Jean XXIII le 28 octobre 1958, et l'annonce moins de trois mois plus tard de la tenue d'un nouveau concile œcuménique. Kripp fera valoir ses droits à la retraite au cours de l'été 1961, soit avant le début du concile Vatican II, officiellement ouvert le 11 octobre 1962. L'option a donc été prise de prolonger l'étude de trois années sous forme d'un ultime chapitre, sorte d'épilogue, en soulignant les points de rupture et de continuité entre les deux pontificats, celui de Pie XII et celui de Jean XXIII, soit de l'automne 1958 à l'été 1961 qui marque la fin de « l'ère Kripp ». La période étudiée recouvre ainsi une quinzaine d'années. Elle comporte deux temps.

Le premier, de 1946 à 1953, correspond à une période de glaciation, d'immobilisme, où les idées et les hommes semblent figés. Cet espace temporel se décompose en deux parties :

- 1946-1949. Le Saint-Siège et la *Mittleeuropa* dans le contexte l'après Yalta ;
- 1950-1953. Fondamentalisme à Rome et renouveau de l'Autriche catholique pendant que le monde s'enfoncé dans la Guerre froide.

Le second, de 1953 à 1958/61, correspond à une période préconciliaire, de prémices, pendant laquelle le besoin et la nécessité de changements se font sentir. Elle se décompose également en deux parties :

- 1953-1956 : Détente. Changements à l'Est, scepticisme au Saint-Siège ;
- 1956-1958/61 : Tensions - repositionnement ; la fin d'un long pontificat ; les débuts prometteurs d'un nouveau pontificat.

Intérêt du sujet

Le sujet de la présente étude n'a donc pas été étudié en tant que tel pour les années qui ont suivi 1945. Il est parfois question des diplomates autrichiens au Saint-Siège dans certaines études spécifiques, par exemple au moment des négociations pour la remise en vigueur du concordat,⁷¹ lors de la réaction du Saint-Siège à la

⁷¹ Weinzierl-Fischer, *Die österreichischen Konkordate von 1855 und 1933*, p. 248.

signature du traité d'État en 1955⁷² ou encore à propos des liens entre le christianisme et le marxisme,⁷³ l'Autriche constituant un poste avancé en matière d'*Ostpolitik*. De son côté, l'ouvrage *Österreichs Spitzendiplomaten zwischen Kaiser und Kreisky* comporte les biographies de Kohlruss et de Kripp.⁷⁴

L'étude des rapports des ambassadeurs autrichiens au Saint-Siège permet de percevoir le regard du Saint-Siège sur l'Autriche et la *Mittleuropa* dans les années de Guerre froide. En effet, celles-ci avaient pour contexte une Europe centrale soviétisée, avec une Autriche dont le destin n'était pas encore scellé. En 1945 le pays était occupé par les quatre vainqueurs, avec dans sa partie orientale une importante zone russe. L'Autriche allait-elle devenir un nouveau satellite de Moscou, ou bien se rattacher au camp occidental ? Ni l'un ni l'autre, puisque après de longues négociations, elle s'est engagée dans la voie de la neutralité en 1955 et a obtenu la même année le départ des troupes d'occupation, y compris l'Armée rouge.

La question de l'existence d'une politique spécifique du Vatican à l'égard des pays de la *Mittleuropa* constitue un des objectifs de l'étude. S'agissait-il d'une zone stratégique, quels en étaient les enjeux et comment le Vatican a-t-il réagi face aux différents événements ? Parmi ceux qui ont marqué cette période et cet espace, il faut citer :

- la soviétisation progressive des pays d'Europe centrale, qui deviennent peu à peu des démocraties populaires. En effet, lors des premières années d'après-guerre, il ne faisait pas de doute que la *Mittleuropa* deviendrait une zone d'influence soviétique, mais dans quelle mesure et sous quelle forme, nul ne le savait vraiment.
- les atteintes aux libertés religieuses qui semblent avoir commencé en Yougoslavie et qui se sont prolongées dans les autres pays de la *Mittleuropa*, particulièrement à partir de 1948.
- les signes de détente après la mort de Staline. Le Saint-Siège observera le renouvellement des responsables soviétiques avec prudence et scepticisme. Il hésitera aussi sur l'attitude à adopter.
- le traité d'État autrichien en 1955. Il fera l'objet de longues négociations et dépendra de la détente. Il aboutira, à la faveur d'un certain rapprochement entre l'Autriche et l'Union soviétique au moment de l'élaboration du mémorandum de Moscou en avril 1955. La réaction première du Saint-Siège sera marquée par un certain scepticisme, ou du moins un sentiment de réserve, mais son regard évoluera.
- la question du concordat. Ce thème est omniprésent dans les rapports, tant de Kohlruss que de Kripp. Le concordat de 1933 n'avait-il pas été l'œuvre du secrétaire d'État Pacelli, devenu pape par la suite ? Il semble que le nouveau départ pris dans les négociations, longtemps bloquées, soit autant, sinon davantage, le fait d'une évolution au sein du Parti social-démocrate autrichien (SPÖ),⁷⁵ qu'une conséquence de l'aboutissement du traité d'État. D'une manière générale, quel a été le rôle des partis politiques autrichiens dans la question du concordat après 1945 ?
- les événements de l'année 1956 avec le XX^e Congrès du Parti communiste d'Union soviétique (PCUS) en février, les émeutes de Poznań en Pologne en juin, le retour de Władysław Gomułka et la libération du cardinal Wyszyński en octobre, et le soulèvement de Budapest en octobre-novembre. Le Saint-Siège dans son analyse, mettra en parallèle les événements polonais et hongrois.

Les questions posées dans le sujet

La place de l'Église catholique dans la *Mittleuropa* et le regard du Saint-Siège sur les évolutions de cet espace dans l'immédiat après-guerre et dans la première décennie de Guerre froide soulèvent différentes questions. Elles peuvent se classer en trois groupes : celles qui concernent l'Autriche et son Église, celles qui concernent l'Église dans les pays communistes de la *Mittleuropa* et enfin celles qui se rapportent au Saint-Siège, au pape et à la Curie romaine. Examinons d'abord les questions qui concernent l'Autriche et son Église.

⁷² Stourzh, *Um Einheit und Freiheit*, p. 566, note 253.

⁷³ Philippe Chenaux, *L'Église catholique et le communisme en Europe, (1917-1989) de Lénine à Jean-Paul II*, Paris 2009, p. 227, note 1.

⁷⁴ Agstner, *Spitzendiplomaten zwischen Kaiser und Kreisky*, pp. 278-279 et pp. 291-293.

⁷⁵ *Sozialdemokratische Partei Österreichs*.

1) *L'Autriche et son Église*

Face à la politique antireligieuse des pays communistes et au contrôle étroit de la sphère religieuse, le Saint-Siège se devait de réagir en définissant une stratégie de contre-offensive. Dans cette optique, il est intéressant d'examiner quel rôle a pu jouer l'Autriche dans cette stratégie, si tant est qu'elle en a joué un. L'Autriche avait encore des contacts avec les anciens pays de l'empire des Habsbourg dont la fin était encore relativement proche. Vienne occupait une position avancée en Europe centrale, elle se situe plus à l'est que Prague.

- L'Autriche en tant que pays neutre a-t-elle joué un rôle dans la stratégie du Saint-Siège en Europe centrale ?
- Quelles ont été les spécificités des ambassadeurs Kohlruss et Kripp dans leurs actions de représentation de l'Autriche au Saint-Siège ?

Le catholicisme étant une composante importante de l'identité autrichienne (de façon différente de la Pologne), il est permis de croire à son implication, à son engagement dans le renouveau autrichien de l'après-guerre. La présente étude s'interrogera sur le rôle de l'Église dans la (re)construction de la nation autrichienne après les années noires du national-socialisme.

- Quelle place a tenue l'Église dans la (re)construction de la nation autrichienne ?

Les mouvements d'Action catholique autrichiens et les mouvements de jeunesses chrétiennes avaient sans doute des idées et des attentes concernant l'avenir de leur pays. Quelles marques voulaient-ils donner à la société autrichienne et comment ont-ils porté le projet autrichien après 1945 ? Par ailleurs, concernant l'élaboration du traité d'État autrichien qui marquera le début de l'indépendance retrouvée de ce pays, il sera intéressant de se demander si le Saint-Siège, d'une part, et l'Église autrichienne, d'autre part, ont joué un rôle à un moment ou à un autre.

- Quelles marques les mouvements d'Action catholique voulaient-ils donner à la société autrichienne et comment ont-ils porté le projet autrichien après 1945 ?

2) *L'Église dans les pays communistes de la Mitteleuropa*

Venons-en à présent aux questions qui concernent l'Église dans les pays communistes de la *Mitteleuropa*. Il s'agit des politiques religieuses (ou antireligieuses) des gouvernements communistes vis-à-vis des évêchés catholiques. Étaient-elles comparables dans toutes les démocraties populaires et quels étaient les points communs et les différences (entre la Pologne et la Yougoslavie par exemple) ? Du côté des évêchés, leurs réactions face à ces politiques feront l'objet d'une analyse : ont-ils eu des attitudes similaires ou différentes ? Il sera intéressant de comparer les positions du primat de Pologne, du primat de Hongrie et de l'archevêque de Prague. À l'intérieur du clergé d'un même pays sous régime communiste, des différences d'appréciation pouvaient-elles exister ? L'étude du cas hongrois est intéressante à cet égard, entre la ligne du primat, le cardinal Mindszenty, et celle du président de la conférence épiscopale, Mgr József Grósz.

- Les politiques religieuses (ou antireligieuses) des gouvernements communistes avaient-elles des points communs, des différences ?
- Les réactions des évêchés face aux politiques antireligieuses présentent-elles des similitudes, des particularités ?
- Quelles pouvaient être les différences d'appréciation à l'intérieur du clergé d'un même pays ?

3) *Le Saint-Siège, le pape et la Curie romaine*

Une dernière série de questions concerne à présent le Saint-Siège, le pape et la Curie romaine. Il est difficile de croire que toutes les positions sur les relations avec le communisme, ou sur d'autres sujets comme l'œcuménisme ou la question sociale, s'alignaient derrière celles de Pie XII. L'étude tentera de déceler les similitudes et les disparités de perceptions face aux événements. Par exemple, quelles étaient les différences d'appréciation entre les deux substituts du pape, Giovanni Battista Montini et Domenico Tardini, entre les jésuites allemands de l'entourage de Pie XII et les cardinaux italiens ? Pie XII était-il déjà critiqué en son temps (en dehors de la presse communiste ou anticléricale) ou bien les critiques ne sont-elles intervenues qu'après son pontificat ?

- Quelles étaient les similitudes et les disparités de perceptions des différents décideurs au Saint-Siège face aux événements ?

À propos de ces deux décennies de pontificat, se pose la question de la continuité entre le Pie XII de la Seconde Guerre mondiale et celui de la première décennie de la Guerre froide. La stratégie face aux deux formes de totalitarisme, - national-socialisme, d'une part, et stalinisme, d'autre part, - aux deux formes de terreur et de persécution religieuse a-t-elle évolué ? Le personnage de Pie XII continue à être sujet à controverse et à faire couler beaucoup d'encre, confère le nombre d'ouvrages consacrés à ses « silences » pendant la Seconde Guerre mondiale. Une étude sur l'attitude de Pie XII pendant la Guerre froide peut tenter d'apporter des éléments éclairants sur sa ligne de conduite pendant la Seconde Guerre mondiale.

- La façon dont Pie XII percevait les totalitarismes a-t-elle évolué au cours de son pontificat ?
- Comment Pie XII a-t-il évolué par rapport au communisme, de la guerre mondiale à la Guerre froide ?

La réponse de ce pape face aux persécutions religieuses dans les pays communistes a surtout consisté à diffuser des encycliques ou lettres apostoliques condamnant la force et les violations des libertés, et à procéder à quelques nominations de cardinaux parmi les évêques persécutés, signe d'encouragement mais aussi de fermeté. Indirectement, l'organisation de grands événements comme l'année sainte en 1950 ou l'année mariale en 1954, la proclamation de certains dogmes ou l'exaltation de certains saints pouvaient donner à l'Église catholique une visibilité au delà du rideau de fer, ou du moins envoyer des signes à la fois de soutien aux Églises persécutées et de provocation aux États communistes. Ce pontificat s'inscrivait davantage dans un rapport de force idéologique et ne fut pas aussi innovant que les pontificats suivants, notamment celui de Paul VI au cours duquel l'*Ostpolitik* du Vatican remporta quelques succès. Le Saint-Siège de Pie XII s'est pratiquement aligné sur les doctrines de sécurité américaines des années 1950, même s'il s'en défendait. Des initiatives de dialogue de la part de milieux catholiques « non officiels » ont existé au milieu des années 1950 et il est intéressant d'examiner comment elles ont été accueillies par le Saint-Siège : qu'en a-t-il fait, comment les a-t-il utilisées ou pas ? Il s'agit moins de savoir si une autre politique était possible, ce qui serait spéculation, que d'examiner les différents facteurs de paralysie et les différentes phases d'hésitations.

- Comment les initiatives de dialogue de milieux catholiques « non officiels » ont-elles été accueillies par le Saint-Siège ?
- Comment le Saint-Siège est-il resté prisonnier de schémas archaïques de confrontation idéologique qui ont pu se révéler paralysant dans son action ?

LES SOURCES

Comme énoncé dans le sujet de la présente étude, les rapports des ambassadeurs autrichiens au Saint-Siège constituent la principale source d'information, autrement dit la matière première. Ces rapports se situent donc au cœur de l'étude, et lui fournissent sa substance. Ils se trouvent aux archives d'État (*Staatsarchiv*) de Vienne. Ils ont été rédigés principalement par deux diplomates, Rudolf Kohlruss de 1946 à 1951 et par Joseph Kripp de 1951 à 1961. Ces sources n'ont pas fait l'objet de publication. Elles ont un caractère confidentiel car les rapports s'adressent au ministre fédéral des Affaires étrangères, siégeant entre 1945 et 1959 au département de la chancellerie en charge des Affaires étrangères, puis après 1959, au ministère des Affaires étrangères (voir supra). Elles livrent des informations de première main qui n'ont jusqu'à présent pas ou peu été utilisées par des historiens. Elles ont leurs possibilités, - elles constituent un vaste champ de recherche -, et aussi leurs limites comme nous le verrons.

Les ambassadeurs rapportaient, à un moment donné, la perception du Saint-Siège sur l'Autriche et la *Mittleuropa*. En fait, il s'agit d'une même action dédoublée : comment percevaient-ils ce que le Saint-Siège lui-même percevait ? L'objet perçu, l'Autriche et la *Mittleuropa*, est soumis à une double subjectivité : celle du Saint-Siège et celle de l'ambassadeur. Il peut donc s'y jouer une (ré)orientation de l'information ou même une altération de l'objectivité de l'information.

La tâche de l'ambassadeur n'était pas toujours aisée car le Vatican de Pie XII fonctionnait depuis la mort du cardinal secrétaire d'État Luigi Maglione en 1944 sans secrétaire d'État à la secrétairerie, un peu comme un gouvernement sans ministre des Affaires étrangères. Pie XII souhaitait avoir les mains libres dans sa gouvernance. Mais il avait nommé à la secrétairerie deux substituts, Domenico Tardini et Giovanni Battista

Montini, qui avaient en charge des dossiers, et les ambassadeurs, qui rencontraient le pape moins de trois fois par an, avaient affaire soit à l'un soit à l'autre. Tardini était substitut pour les affaires extraordinaires (celles qui entraînent des négociations avec les gouvernements civils, par exemple les concordats) et Montini était substitut chargé des affaires ordinaires (relations du Saint-Siège avec les grands organismes de l'Église, rédaction des discours du pape, des messages et des allocutions à des organisations ou des personnalités, aide à la rédaction des grands textes pontificaux comme les encycliques). En novembre 1952, Tardini et Montini obtiennent le titre de pro-secrétaire d'État, distinction purement honorifique. En 1954, lors de sa nomination à l'archevêché de Milan, Mgr Montini sera remplacé par Mgr Angelo Dell'Acqua. Les décisions étaient prises au niveau le plus haut, celui du souverain pontife, et les substituts n'avaient qu'une responsabilité restreinte en matière de diplomatie, leur autonomie s'en trouvait quelque peu amoindrie. Cette situation a pu introduire de la confusion dans la perception de l'information et des orientations du Saint-Siège par les ambassadeurs.⁷⁶ Si la ligne dure contre le communisme était bien perceptible dans les premières années de l'après-guerre (décret du Saint-Office contre le communisme en 1949), le Saint-Siège est visiblement à la recherche d'une nouvelle ligne de conduite dans la deuxième moitié des années 1950,⁷⁷ et il paraît dépassé, ou du moins rattrapé par les partisans du dialogue dans l'Église.⁷⁸ L'absence de secrétaire d'État a également créé un malaise parmi la Curie romaine et parmi le corps diplomatique au moment de la maladie du pape en 1954 et surtout dans les semaines qui ont précédé sa mort, période pendant laquelle l'Église catholique romaine ne semblait plus être pilotée.

Les rapports ont été rédigés par des diplomates chevronnés. Le Vatican n'était pas leur premier poste. Kohlruss avait été en fonction en Europe orientale et dans les Balkans avant de rejoindre le Saint-Siège en 1928 où il était resté dix ans. Il connaissait bien la machinerie vaticane d'avant guerre et le cardinal secrétaire d'État Pacelli avant son élection au pontificat.⁷⁹ Kripp avait été auparavant en fonction en Amérique du Sud. La représentation au Vatican constituait d'ailleurs l'ultime poste avant la retraite pour les deux ambassadeurs. La qualité inégale de l'information se trouve ainsi compensée par la qualité des rapports, avec les prises de précaution que cela suppose, les nuances, le discernement. Nous reviendrons sur la biographie de ces deux diplomates ainsi que sur celle du consul honoraire, Erich Spitz, dont il sera question plus loin.

Il faut également établir une distinction entre les rapports. Lorsque le sujet est bien identifié, lorsque l'on a affaire à un événement précis sur l'Autriche et la *Mittleuropa*, l'intérêt du rapport se trouve renforcé. Par contre, certains rapports traitent de sujets assez extérieurs et il peut s'agir alors de notes « de routine » destinées à combler une actualité peu chargée, comme par exemple la place du catholicisme au Japon ou la situation de l'enseignement catholique aux États-Unis. Néanmoins, les sujets sont en général liés à l'actualité catholique internationale et il n'est pas indifférent d'observer les évolutions au sein de l'Église au cours de ces années, comme les réformes liturgiques ou le remplacement progressif des missions par un clergé autochtone dans les pays du Tiers-Monde à la faveur de la décolonisation.

L'ambassadeur peut aussi être enclin à livrer son opinion personnelle après avoir relaté un événement. Ce fut le cas de Kohlruss à propos de la déclaration d'indépendance de l'État d'Israël en 1948, déplorant l'instauration d'un État sur des fondements purement raciaux « ce qui semblait ne plus jamais devoir se produire après la chute du national-socialisme »,⁸⁰ ou alors celui de Kripp, lorsqu'il tend à décourager le théologien Marcel Reding de répondre à l'invitation du Kremlin à se rendre en Union soviétique, en présageant d'un refus du Saint-Siège d'autoriser ce voyage.⁸¹ En revanche, Kripp sait préserver une certaine neutralité, par exemple dans la question des prêtres-ouvriers en France. Il n'oriente pas son rapport dans le sens du

⁷⁶ Voir l'article de Jean-Dominique Durand, *Un diplomate sans secrétaire d'État : le journal de Wladimir d'Ormesson, ambassadeur de France près le Saint-Siège (1948-1956)*, Mélanges de l'École française de Rome, Italie et Méditerranée, année 1998, volume 110, Numéro 110-2, pp. 629-641.

⁷⁷ Voir le message de Noël 1954 dans lequel le pape reconnaît que parmi les communistes, il existe des personnes non croyantes mais engagées dans une démarche de vérité et de bonté. Ces personnes ont reçu une parcelle de l'héritage chrétien. Radiomessage de Noël, 24.12.1954, Documents pontificaux de Sa Sainteté Pie XII (DP), année 1954, Saint-Maurice (Suisse) 1956, p. 573.

⁷⁸ Kripp à Figl, 07.12.1955, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber. Rom-Vatikan, GZl. 326 784-69/55.

⁷⁹ Voir Engel-Janosi, *Vom Chaos zur Katastrophe*, pp. 23-26.

⁸⁰ Kohlruss à Gruber, 20.05.1948, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber., Rom-Vatikan, GZl. 113 791-50/48. Signalé « Confidentiel ! ».

⁸¹ Lettre de Kripp à Reding du 4 juillet 1955, reproduite en annexe de l'article de Viktor Konzemius, *Kurier des Papstes? Die Moskaureise des Luxemburger Theologen Marcel Reding im Jahre 1955*, in: *Kirchliche Zeitgeschichte - KZG* (2008), Heft 1, pp. 133-185, p. 148.

Saint-Siège et parle d'une Église de France ébranlée, ce qui laisse entendre qu'il a une bonne perception de la situation.⁸²

Les ambassadeurs Kohlruss et Kripp n'étaient pas les seuls à rédiger les rapports à destination du gouvernement à Vienne. Il faut ajouter le consul honoraire Spitz, en fonction jusqu'à son départ à la retraite, fin 1956, et de Friedrich Hohenbühel, secrétaire de légation arrivé à l'ambassade en mai 1958. Spitz rédigeait les rapports lorsque les ambassadeurs étaient absents ou en congé. De 1947 à 1956, les rapports des mois d'août et septembre se trouvaient donc le plus souvent signés Spitz. Peu d'éléments de différenciation apparaissent entre les rapports des ambassadeurs et ceux du consul honoraire. Les rapports de Spitz témoignent d'une bonne connaissance du Vatican et des affaires internationales, et pouvaient contenir de bonnes intuitions. Par exemple, en 1953 à propos du concordat espagnol, il fit part de sa perplexité vis-à-vis des liens trop forts entre l'épiscopat espagnol et le régime autoritaire franquiste, ce qui n'est pas sans rappeler le cas de l'Église autrichienne pendant la période Dollfuss-Schuschnigg.⁸³ Il estimait que l'Église espagnole devait prendre ses distances pour ne pas être mise en cause dans les erreurs du régime, en cas de changement politique. Spitz ne traitait pas seulement de sujets secondaires mais se pliait aux impératifs de l'actualité. Pendant les périodes des congés d'été, il semblait tenir seul l'ambassade. Certains de ses rapports sont un peu plus longs et plus descriptifs que ceux des ambassadeurs mais restent de bonne facture. De son côté, Hohenbühel rédigea quelques rapports à partir de 1959, sur des sujets non secondaires d'ailleurs, comme les relations entre l'Église et l'État en Pologne avec un focus sur le personnage du cardinal Wyszyński.⁸⁴ Il fera une intéressante carrière diplomatique.

L'étude s'est également penchée sur quelques rapports rédigés par des ambassadeurs autrichiens en fonction dans d'autres capitales. Ces rapports présentaient un lien avec les affaires de l'Église en Autriche et dans la *Mitteleuropa*. Les exemples sont nombreux : en 1953, le ministre plénipotentiaire Josef Schöner en poste à Bonn informait de la nomination d'un diplomate bavarois au Saint-Siège,⁸⁵ - une copie fut transmise à Kripp -, la Bavière ayant son propre concordat comme deux autres Länder allemands.⁸⁶ Toujours en 1953, l'ambassadeur autrichien à Washington, Hans Thalberg, établissait le compte rendu d'une conférence donnée par un universitaire américain sur la politique étrangère des États-Unis.⁸⁷ En 1956, les diplomates Karl Braunias et Walther Peinsipp, successivement en poste à Budapest, livrent des informations intéressantes sur la situation des églises avant le soulèvement hongrois. En 1956 encore, l'ambassadeur autrichien en Italie, Max Löwenthal, rendait compte des retombées du voyage du ministre des Affaires étrangères Figl en Italie à propos de la question du *Südtirol*.⁸⁸ En octobre 1958, plusieurs postes diplomatiques firent part de réactions dans la presse locale à propos de la mort de Pie XII (entre autres Ankara, Budapest, Prague, Varsovie, Washington). Ce type de rapports apporte un éclairage intéressant puisque le regard proposé est extérieur au monde du Vatican et de son corps diplomatique. L'objet est observé à partir d'un autre lieu, par un autre sujet qui n'a pas les mêmes préoccupations et qui propose une perception différente sans être forcément opposée.

Il arrive que l'information relayée par Kohlruss ou Kripp provienne d'un autre ambassadeur auprès du Saint-Siège. Le corps diplomatique était un espace à travers lequel circulaient de nombreux renseignements. L'information transmise se trouve alors enrichie d'une autre perception car provenant d'un monde ou d'une culture différente. En décembre 1946, Kohlruss a une discussion avec l'ambassadeur Jacques Maritain sur l'inconduite de l'Armée rouge dans sa zone d'occupation en Autriche. Maritain condamne mais a tendance à trouver des excuses aux Soviétiques, il enrichit l'information en apportant une nuance.⁸⁹ La perception de

⁸² Kripp à Figl, 09.03.1954, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber., Rom-Vatikan, GZl. 142 350-23/54, GrZl. 141 815 et 08.02.1955. GZl. 319 902-12/55, GrZl. 319 902.

⁸³ Spitz à Figl, 28.08.1953, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber., Rom-Vatikan, GZl. 323 632-52/53, GrZl. 323 632.

⁸⁴ Hohenbühel à Kreisky, 09.09.1959, ÖStA, AdR, BMfAA, II-pol., Pol. Ber., Rom-Vatikan, Zl. 43/59.

⁸⁵ Schöner à Figl, 02.03.1953, ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber., Bonn, GZl. 318 681-157/53, GrZl. 316 089.

⁸⁶ Des concordats ont été signés avec la Bavière (29 mars 1924), la Prusse (24 juin 1929) et le pays de Bade (12 décembre 1932). Le concordat avec le Troisième Reich et avec le reste de l'Allemagne date du 20 juillet 1933.

⁸⁷ Note (Aktenvermerk) de Thalberg (Washington) au BKA/AA, 19.08.1953. Adm. 4600. Il s'agit du professeur Frederick Lewis Schuman (1904–1981), Williams College, à Williamstown dans le Massachusetts.

⁸⁸ Löwenthal à Haymerle (Politische Abteilung, BKA/AA), Liasse, 21.03.1956. ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Rom-Quirinal, GZl. 512 896, GrZl. 511 653. Signalé « Ne pas diffuser ! ».

⁸⁹ Kohlruss à Gruber, 09.12.1946. ÖStA, AdR, BKA/AA, II-pol, Pol. Ber., Rom-Vatikan, GZl. 113 465-9/46. Signalé « Confidentiel ! ».

l'évènement se trouve ainsi modifiée par le fait que les Soviétiques peuvent avoir des excuses, selon le regard de l'ambassadeur de France.

L'étude a pris en compte quelques courriers du gouvernement fédéral autrichien à l'ambassade au Saint-Siège. Il peut s'agir d'un ministre, comme ce fut le cas en 1950, lorsque l'*Osservatore romano (OR)*, confondit dans un article un groupe de pèlerins autrichiens avec des pèlerins allemands. Le ministre de l'Éducation, Felix Hurdes, demanda alors à Kohlruss d'intervenir pour que la confusion entre Autrichiens et Allemands ne se reproduise plus.⁹⁰ Il peut s'agir également d'un haut fonctionnaire. Ainsi Johannes Coreth, appartenant au BKA/AA,⁹¹ échangea plusieurs courriers avec Kripp à propos du cadeau d'un appareil médical qu'une association catholique autrichienne souhaitait faire au Saint-Père. Tout devint vite compliqué et cette initiative, louable au départ, se transforma presque en affaire d'État.⁹²

Le présent travail pourra se rapporter également aux documents pontificaux, abondants pour cette période car Pie XII était assez prolixe : en premier lieu les encycliques. Ce pontificat en a produit quarante et une parmi lesquelles trente et une se rapportent à la période des deux ambassadeurs autrichiens (1946-1958), et une quinzaine plus ou moins directement au sujet de l'étude. Rappelons qu'une encyclique a pour but de rappeler la doctrine catholique, analyser une situation, donner la position du pape donc du Saint-Siège sur un évènement ou exalter une figure ecclésiastique ou biblique jugée exemplaire. En général les encycliques ont un lien avec l'actualité. Ce fut le cas pour les encycliques sur les persécutions religieuses dans les démocraties populaires,⁹³ sur le soulèvement hongrois de 1956⁹⁴ ou sur la paix menacée par l'affrontement Est-Ouest.⁹⁵ Les encycliques se rapportant à la Vierge Marie ont une importance car le culte marial est particulièrement vivant dans certains pays, si l'on songe à la Pologne par exemple.⁹⁶ Elles peuvent être une arme idéologique puisque la Guerre froide fut surtout une guerre idéologique à laquelle la religion s'est trouvée mêlée. Une encyclique reflète la parole du pape et du Saint-Siège, d'une partie mais non pas de toute l'Église, puisque certaines encycliques pourront recevoir un accueil mitigé dans certains pays, comme ce fut le cas pour *Humani generis* (1950) dans l'Église de France.

Les messages de Noël ont en général une signification importante comme ceux de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont souvent des messages de paix mais pas seulement. Pie XII n'a pas écrit d'encyclique sociale,⁹⁷ en revanche il s'est servi de certains messages de Noël pour communiquer sa pensée sociale. Il a pu s'exprimer aussi sur des sujets comme la division de l'Église (1949) ou les dangers de la technique (1953). Dans son message de Pâques 1954, il demande l'abolition des armes ABC (atomiques, biologiques et chimiques). Le plus souvent, il s'agit de radio-message. D'autres formes de communication sont également présentes : les lettres apostoliques (par exemple la Lettre aux Peuples de Russie de 1952) et les allocutions ou discours prononcés à diverses occasions (rencontre de l'Action catholique, audience privée de journalistes autrichiens en avril 1954, réception pour les lettres de créance d'un ambassadeur nouvellement nommé). Il sera évoqué quelques textes canoniques : ce sera le cas du décret du Saint-Office concernant le communisme du 1^{er} juillet 1949 ou alors de certains articles du code de droit canon (de 1917) concernant par exemple l'administration de territoires ecclésiastiques.

Il pourra être fait appel à quelques documents émanant de l'épiscopat autrichien, comme le manifeste de Mariazell énoncé par le cardinal Innitzer en 1952 ou la Lettre pastorale sociale des évêques autrichiens de 1956, version autrichienne de l'enseignement social de l'Église. Les lettres pastorales des évêques des pays sous domination soviétique seraient certainement intéressantes à consulter mais la barrière linguistique ne permet pas leur exploitation dans le cadre de cette étude.

⁹⁰ Hurdes (BMfU ou Bundesminister für Unterricht, trad. ministre fédéral de l'éducation) à Kohlruss, 08.12.1950, ÖStA, AdR, BKA/AA, Ka, Rom-Vatikan, GZl. 129 909-74 288/50, GrZl. 129 909.

⁹¹ BKA/AA, Abteilung 5 Pol.

⁹² Voir par exemple le rapport de Kripp à Coreth (BKA/AA), 28.07.1955, ÖStA, AdR, Res, Rom-Vatikan, GZl. 324 051-239/55, GrZl. 322 849, signalé « Strictement confidentiel ! ».

⁹³ Encyclique *Meminisse iuvat* du 14.07.1958.

⁹⁴ Encycliques *Luctuosissimi eventus* du 28.10.1956 et *Datis nuperrime* du 05.11.1956.

⁹⁵ Encyclique *Optatissima pax* du 18.12.1947.

⁹⁶ Encycliques *Fulgens corona* du 08.09.1953 et *Ad caeli Reginam* du 11.10.1954.

⁹⁷ Ni en 1941 ni en 1951, 50^{ème} et 60^{ème} anniversaires de l'encyclique *Rerum novarum*.